

2Q 404

SALOMON
ET LA
SULAMITHE.

SERMONS SUR QUELQUES TEXTES
DU
CANTIQUE DES CANTIQUES.

PAR
FRÉD.-WILH. KRUMMACHER,

PASTEUR ÉVANGÉLIQUE RÉFORMÉ A GEMARKE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA TROISIÈME ÉDITION.

NEUCHATEL,
CHEZ J.-P. MICHAUD, LIBRAIRE.

1838.

SALOMON

ET LA

SULAMITHE.

SERMONS SUR QUELQUES TEXTES

DU

CANTIQUE DES CANTIQUES.

PAR

FRÉD.-WILH. KRUMMACHER,

PASTEUR ÉVANGÉLIQUE RÉFORMÉ A GEMARKE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA TROISIÈME ÉDITION.

Neuchâtel,

CHEZ J.-P. MICHAUD, LIBRAIRE..

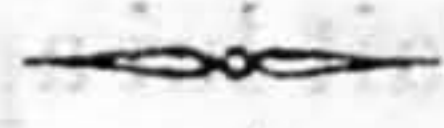
1838.



« *Aux enfans nouvellement nés.* »

I Pierre II, 2.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.



Les enfans nouvellement nés, à qui l'Auteur allemand adresse ces sermons, sont les âmes qui viennent de mourir au péché et de naître à Christ. Elles ont passé des ténèbres à la lumière, mais leur vue, faible encore, ne distingue point avec sûreté la route qu'elles doivent suivre dans la région céleste où elles viennent d'entrer; elles ont besoin d'un guide, et la Sulamithe s'offre à elles; elle vient les prendre par la main et leur raconte son histoire.

Krummacher a reçu de Dieu tous les dons nécessaires pour être l'interprète de la Sulamithe auprès de ces enfans nouvellement nés, pour les conduire vers elle et pour les initier à son langage. Le Cantique des Cantiques décrit, sous le voile de l'allégorie, l'histoire intérieure d'une âme régénérée, depuis le commencement de sa conversion jusqu'au moment où, se détachant entièrement de la terre, elle fixe ses regards vers les cieux pour ne plus les en détourner; il parle des relations mystérieuses qui s'établissent entre le fidèle et Dieu, de l'ineffable félicité que l'âme trouve auprès du Seigneur, des temps de désolation par lesquels elle doit passer pour son bien, des fautes qu'elle commet à diverses époques,



et qui obligent son Epoux céleste à s'éloigner d'elle au moment même où il allait lui apparaître de nouveau, des châtimens qu'elle subit, de ses regrets, de ses repentirs et de ses relèvemens, et enfin de son inébranlable union à son Dieu-Sauveur. Ce n'est point un commentaire complet que Krummacher nous a donné, mais il rappelle l'attention des chrétiens sur ce livre qui est, il faut le dire, peu en honneur parmi les protestans; il met entre nos mains la clef de ce *jardin fermé*, où croissent en abondance les *fruits les plus exquis*, et qu'arrosent *des ruisseaux d'eau vive qui descendent du Liban*, et il nous invite à y entrer avec lui pour écouter la voix de l'Epoux et de l'Epouse.

Les relations du fidèle ou de l'église avec le Seigneur, telle est l'idée fondamentale de tout le Cantique des Cantiques; telle est aussi celle qui est développée, selon les saines doctrines de l'Evangile, dans les sermons de Krummacher. Mais ce n'est pas à dire que l'Auteur allemand ait saisi, dans leur vrai sens, tous les détails de l'allégorie; peut-être a-t-il le tort de chercher un sens caché dans des images accessoires qui ne sont là que pour rendre plus frappante une pensée principale. Il en est du Cantique comme des paraboles de Jésus-Christ : il est difficile de déterminer la limite au-delà de laquelle il n'y a

plus que de simples détails dénués de toute signification particulière; qui sait tout ce que l'Esprit Saint a déposé de vérité sous les voiles de ces allégories? Dans cette incertitude, l'interprète des Livres saints doit unir à une grande liberté beaucoup de prudence, et ceux qui le lisent doivent se tenir en garde à la fois contre ses erreurs et contre la tentation de rejeter sans examen ses pensées.

Les écrits de Krummacher ont un caractère tout particulier; et ses méditations sur le Cantique des Cantiques, qui ne sont cependant pas le plus célèbre ni le meilleur de ses ouvrages, mettent bien dans tout son jour l'originalité de son génie. Ses pensées se revêtent constamment d'images empruntées la plupart aux écrits inspirés du Psalmiste et des prophètes. Ce langage, plein d'imagination et de poésie, s'unit à une grande simplicité; nulle prétention littéraire, nulle combinaison savante dans le plan des discours, nulle recherche d'effet, nul travail de style, une foule de tournures familières, des conversations supposées entre le prédicateur et l'auditeur. C'est moins la réflexion et l'intelligence que le sentiment et l'inspiration qui dictent à Krummacher ses paroles. Son cœur déborde de foi et d'amour, et ses discours ont à la fois quelque chose de doux et de véhément. Krummacher rappelle par son style figuré, par sa simplicité et par

son saint enthousiasme, les écrivains inspirés de l'ancienne alliance plutôt que ceux de l'alliance nouvelle; ou si l'on veut appliquer à nos temps ce que saint Paul dit de l'église dans sa première épître aux Corinthiens XII, 28, Krummacher est un prophète plutôt qu'un docteur.

Des sermons d'un prédicateur tel que Krummacher, sur un livre tel que le Cantique des Cantiques, ne peuvent être également goûtés et appréciés par tous les chrétiens. Car il est parmi eux des Marthe et des Marie, des saint Paul et des saint Jean, des David et des Salomon, des serviteurs appelés à faire valoir dans le monde leurs talents et à régner sur des villes, et des vierges qui attendent, dans le silence et la paix, la venue de l'Epoux. Dans le corps de l'église, autres sont le cerveau qui pense et le cœur qui sent, autres la main qui agit et l'oreille qui écoute. Le Cantique des Cantiques a un prix bien plus grand pour les hommes de désir que pour les hommes d'action, et ces sermons, qui s'adressent cependant à tout enfant nouvellement né, répondent tout particulièrement aux besoins de ces âmes qui, de même que l'enfant, saisissent la vérité par le cœur et que touchent peu les déductions du raisonnement, qui ne sont heureuses qu'aux genoux du Sauveur, que sur son sein, et qui désirent par-dessus toutes choses vivre en communion habituelle avec Dieu.

L'Editeur a été conduit à publier cette traduction par diverses circonstances particulières, dans lesquelles il a cru reconnaître une direction positive de Dieu ; et si sa résolution avait eu besoin d'être affermie par d'autres motifs, il les aurait trouvés dans la bénédiction qui a accompagné ces sermons en Allemagne, et dans l'utilité qu'il peut y avoir à faire connaître aux chrétiens français un genre de composition religieuse tout à fait différente de celui auquel ils sont habitués.

Cependant il ne se dissimule pas que la *Sulamithe* est, de tous les ouvrages de l'Allemagne chrétienne, l'un de ceux qui, selon toutes les probabilités humaines, a le moins de chances d'être bien accueilli parmi nous. Et comme les motifs qui l'ont engagé à faire cette publication, étaient d'une nature toute personnelle, il en a pris sur lui seul la responsabilité.

Il s'est trouvé propriétaire de deux traductions de la *Sulamithe* : l'une faite, il y a plusieurs années, par l'un des plus zélés serviteurs de Christ, feu M. le ministre Clottu, de Neuchâtel ; l'autre, par une personne qui ne veut pas être nommée. Comme la première traduction, dont il existait plusieurs copies, avait acquis une espèce de demi-publicité, elle a été préférée à la seconde, et revue avec soin en son entier. Mais le cinquième et le sixième sermons ne

sont pas de la plume de M. Clottu ; car ils ont paru long-temps après sa mort.

Le style poétique , naïf et chaleureux de Krummacher offrait aux traducteurs des difficultés presque insurmontables. Ils se sont efforcés de conserver à ces sermons leur originalité, autant que le permettait le génie de la langue française. Les seuls retranchemens qui valent la peine d'être indiqués, sont ceux de deux paragraphes dans la première partie du sixième sermon : on a craint que la longueur de l'allégorie ne fatiguât l'attention des lecteurs français. M. Clottu avait remplacé les vers de Lange qui terminent le quatrième sermon, par un de nos cantiques sacrés ; et ce changement a été conservé. Quant aux images qui sembleraient trop hardies ou trop familières, elles sont la plupart des allusions à des passages de la Bible, que Krummacher ne cite pas parce qu'il s'adresse à des chrétiens.

Au reste les âmes qui ont réellement faim et soif de la justice, regardent au pain du ciel et à l'eau vive qu'on leur présente, et non à ceux qui les leur apportent ; et nous prions Dieu de bénir parmi nous ces sermons sous leur nouvelle forme, ainsi qu'il les a bénis chez nos frères d'Allemagne.



PRÉFACES DE L'AUTEUR.

PREMIÈRE ÉDITION.

Ces discours, qui ont été prononcés dans des réunions de prière, traitent d'expériences spirituelles et d'états intérieurs ; ils parlent d'une contrée qui est inaccessible à toute philosophie humaine. Aussi ne s'adressent-ils qu'aux enfans de lumière, qu'à ceux qui recherchent et possèdent la sagesse cachée, et c'est à ces âmes seules qu'appartient le droit de les juger.

Ces méditations sont, aux yeux de leur Auteur, le développement naturel des textes qu'il a choisis, la simple explication de leur sens véritable ; elles ne sont nullement, telle est au moins sa conviction, le produit d'une manière arbitraire d'allégoriser la parole sainte et d'y faire entrer forcément des pensées qui n'y sont réellement pas contenues. L'Auteur se place ainsi au nombre de ceux qui donnent au Cantique des Cantiques un sens mystique ; il le fait, non pas tant parce que cette vue a été celle de l'église et de ses anciens pères, que parce qu'il croit que l'Esprit lui a fait connaître sur ce point ce qui est la vérité.

Il n'attaque point et ne veut pas troubler dans leur repos ceux qui se sentent forcés par leur raison ou par leur cœur à rejeter le Cantique des Cantiques dans la catégorie de chants purement humains, ainsi que l'a fait, pour la première fois, une théologie de fraîche date, et qui ne veulent y trouver rien autre que le langage d'un amour terrestre, qu'une poésie orientale par son style et son coloris, romantique à la manière du moyen âge par ses pensées et ses tableaux. Mais il espère aussi que par un juste retour on ne trouvera pas trop mauvais que ce livre saint et canonique lui apparaisse sous un autre jour. Ce livre lui parle des choses élevées que renferme le monde spirituel. Il lui rappelle ce papillon, remarquable entre tous par son éclat et sa beauté, qui ne vit que sur les hautes Alpes et qui agite ses ailes brillantes sur d'incommensurables profondeurs.

La clef du Cantique des Cantiques, c'est votre propre expérience. Si vous êtes encore du dehors, si vous n'êtes point encore entré en personne dans le sanctuaire de la communion de Christ, où l'âme joyeuse et sereine jouit de la félicité des cieux, vous ne pouvez entendre les doux accens de la Sulamithe; car nul n'a apporté avec soi au monde des oreilles pour de tels accens. Ne cherchez pas la signification du Cantique en suivant la voie du raisonnement; ce

serait peine perdue. Ne la cherchez pas non plus à l'école d'une orthodoxie dénuée de toute vie. C'est l'Esprit seul qui sonde ces profondeurs et enseigne à lire ces hiéroglyphes.

Si quelqu'un s'étonne ou peut-être même se scandalise que dans le Cantique des Cantiques les images qui servent à représenter les rapports mystérieux de l'âme à Dieu, soient empruntées à l'amour de fiancés et d'époux; qu'il considère que l'amour conjugal (en tant qu'il est saint, qu'il est en Dieu), est une fleur céleste dans un vase de terre. Le vase sera brisé en son temps, et la fleur sera transportée dans le ciel pour y être glorifiée éternellement.

Si ces feuilles, qui, du reste, ont une très petite opinion d'elles-mêmes, devaient néanmoins attirer les regards de ceux qui sont en dehors de Sion, et allaient être, il va sans dire, honnies et décriées, l'auteur verrait peut-être, dans ces insultes, un éloge, et en conclurait qu'il a parlé la parole de Dieu. Car partout où le Cavalier qui a dans sa bouche une épée aiguë, apparaît sur son cheval blanc, des nuages de poussière s'élèvent et tourbillonnent derrière lui.

L'AUTEUR.

Gemarke, dans le Wupperthal,
aux jours de l'Avent, 1825.

SECONDE ÉDITION.

Six mois étaient à peine écoulés, qu'il parut (juillet 1836) une seconde édition de ces sermons. Ces sermons, dit l'Auteur dans sa préface, ont, pendant ce court voyage, éprouvé toute espèce de désagréments; ils ne connaissent, à l'heure qu'il est, pas d'autre gloire que celle dont parle l'Apôtre, quand il dit : « Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience; » et s'il ne leur était pas revenu à l'esprit cette parole de Sirach : « Qu'il y a une honte qui est un péché, » ils seraient restés tranquillement à la maison. L'Auteur a eu le chagrin de voir considérablement diminuer le nombre de ceux qui jusqu'alors lui étaient affectionnés; mais d'un autre côté il doit à ces mêmes méditations la connaissance de tant d'âmes unies avec lui en Christ, que la douleur de cette perte et la joie de ce gain se livrent dans son cœur un combat dont l'issue est tout au moins incertaine. Il envoie, pour la seconde fois, ces sermons voyager par le monde, dans l'espérance qu'à l'avenir encore ils trouveront un bon accueil parmi les colombes qui vivent dans les retraites du rocher, et qu'ils lui gagneront l'amitié en Dieu de beaucoup d'entre elles. Il souhaite

à ces discours, si un tel souhait n'est pas trop téméraire, d'être accompagnés de Celui qui jadis rendit la vue à un aveugle-né avec un peu de boue, et pour qui c'est chose facile que de dire à des pierres de devenir du pain.

TROISIÈME ÉDITION.

La seconde édition était depuis long-temps épuisée, lorsque de nombreuses demandes obligèrent en quelque sorte l'Auteur à publier une troisième édition, qui parut en février 1830, augmentée des deux derniers sermons. L'incrédulité et le rationalisme s'étaient déchaînés contre ce livre; rien en effet ne peut leur être plus odieux que de voir le christianisme évangélique apparaître, non comme un système seulement, mais comme une vie intérieure dont on sent en soi la présence, dont on éprouve les effets; rien n'enflamme autant le fanatisme des néologues, et rien en même temps ne met mieux en évidence cette ancienne vérité, que l'homme naturel ne comprend rien aux choses de l'Esprit de Dieu. Mais tandis que ces feuilles, enlevées de leurs modestes et paisibles retraites, étaient ainsi attachées au pilori dans le forum littéraire, Celui « qui choisit ce qui est néant, » daignait se déclarer en leur faveur, et ce que l'incrédulité, dans sa fureur, déchirait et jetait à tous les vents, devint, par la grâce de Dieu, une occasion de bénédiction pour plusieurs fidèles qui trouvaient ces débris sur leur route.



SERMON I.

CANTIQUE DES CANTIQUES III, 1-4.

*J'ai cherché durant la nuit sur mon lit Celui qu'aime mon âme ;
je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.*

*Je veux me lever maintenant, et faire le tour de la ville, par les
carrefours et par les places, et je chercherai Celui qu'aime mon
âme. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé. Les guets qui fai-
saient la ronde par la ville m'ont trouvée. N'avez-vous point vu,
leur ai-je dit, Celui qu'aime mon âme? A peine les avais-je passés,
que je trouvais Celui qu'aime mon âme. — Je le tiens, et je ne le
lâcherai point, que je ne l'aie amené à la maison de ma mère, et
dans la chambre de celle qui m'a conçue.*

Mes amis ! L'Épouse, qui est l'église du Seigneur, ou chaque âme fidèle en particulier, nous ouvre, dans les paroles que je viens de lire, le trésor de ses expériences spirituelles. Elle nous raconte quelques traits de l'histoire de sa vie intérieure, et de la manière dont elle est conduite ; et sans doute que plusieurs d'entre vous y trouveront la clef des expériences qu'eux-mêmes ont faites sur le chemin du salut. Ah, c'est une belle, c'est une grande et profonde vérité,



que celle que l'Epouse retrace à nos yeux par son récit ! Le fondement de notre union avec Christ doit être bien moins le goût sensible de ses grâces, que le sentiment douloureux de notre pauvreté et de notre misère spirituelles. Voilà la vérité importante, dont la méditation doit maintenant fixer notre esprit et notre cœur.

En suivant les propres déclarations de l'Epouse de Christ, nous la voyons dans quatre états différens :

1° *D'abord elle jouit avec profusion de ses richesses spirituelles.*

2° *Elle perd ce qu'elle avait et languit comme dans un triste exil.*

3° *Elle s'efforce de ressaisir ce qu'elle a perdu, sans pouvoir y réussir.*

4° *Enfin, elle trouve, pour ne plus perdre de nouveau.*

I.

J'ai cherché pendant la nuit sur mon lit Celui qu'aime mon âme. Et quel autre aimerait ton âme, ô Sulamithe, que le plus beau des fils des hommes, Christ, l'Epoux céleste ? Elle le cherche tout éplorée ; car elle l'avait auparavant possédé, elle avait goûté près de lui une plénitude de joie que lui enlève son absence. Posséder le Seigneur, signifie en effet reposer près de lui, en lui, sentir avec force et amour sa bienheureuse présence, savourer ses grâces, être rempli pour lui d'émotions vives et brûlantes de tendresse, éprouver les saints transports de la joie dans la con-

templation de sa personne, de ses œuvres, de sa parole; posséder le Seigneur, c'est avoir la douce assurance de son amour, de son bon plaisir pour nous, c'est être convaincu dans son cœur de ses promesses de grâce, c'est se sentir intérieurement pressé de le louer, de l'exalter avec chant de triomphe et d'allégresse.

Portez vos regards sur les versets qui précèdent notre texte, et voyez comment l'Epouse y exprime ce qu'elle éprouvait alors. Son cœur transporté disait : « Ton nom est comme un parfum répandu; mon » bien-aimé m'est comme une grappe de troëne dans » les vignes de Henguedi. Te voilà beau, mon bien- » aimé; que tu es agréable! Tel qu'est le pommier » entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé » entre les jeunes hommes; j'ai désiré son ombre et » m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon pa- » lais. Il m'a menée dans la salle du festin, et l'amour » est son étendard sur moi. Il me restaure avec des » fruits et des fleurs, car je me pâme d'amour. Mon » bien-aimé est à moi, et je suis à lui; il paît son » troupeau parmi les roses. » C'est ainsi que l'Epouse chantait avec allégresse, c'est ainsi que les cordes de son cœur vibraient avec une douce harmonie; oui, car elle possédait sur sa couche Celui qu'aime son âme.

On jouit ordinairement de cet heureux état dans les premiers temps de la conversion. Le souffle de la Pentecôte est descendu du ciel, et sous son haleine puissante, se fondent peu à peu, comme la neige au

printemps, les enveloppes qui recouvrent le désert de notre cœur et de notre vie. Les voiles de l'aveuglement se déchirent, et nous qui jusqu'alors étions pleinement rassasiés et ne désirions rien, nous nous voyons dénués de toute paix et de toute joie. Nous sentons des vides qui veulent être comblés, et des besoins spirituels qui demandent à être satisfaits. Nous voyons que nous ne sommes point comme nous devrions être, et, dans notre cœur, s'élève une voix que rien ne peut réduire au silence et qui nous dit sans relâche que notre état doit changer. Des paroles et des œuvres, des dispositions et des efforts qui jusqu'alors nous paraissaient louables et bons, commencent à nous inquiéter, et nous nous sentons rongés par un ver qui ne meurt point, brûlés d'un feu caché que nous ne pouvons éteindre. — Nous nous mettons alors à courir de tous côtés pour chercher le remède à nos souffrances, pour trouver les eaux qui étancheront cette soif singulière de notre âme. Mais ce monde n'est pas le Galaad, il n'en possède pas le baume; ses secours, ses conseils, ses moyens de guérison sont des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau. — Plus nous en faisons la triste expérience, plus s'augmentent notre faim et notre angoisse; les dernières lueurs de nos joies s'évanouissent, les torrens de larmes s'échappent, et nos ris se changent en pleurs amers. C'est alors le mois du dégel : le vent impétueux de la Pentecôte commence à briser et à fondre les glaces de l'orgueil naturel et de l'impénitence qui recouvraient notre âme entière, à dissiper les enveloppes redoublées

de notre misère. — On est hors de prison, mais où ira-t-on? Voici, un attrait de la grâce se fait sentir; voici, du nuage sort une main qui conduit fidèlement et qui n'égare personne. On va à Jésus, on crie, on soupire après la grâce, on reçoit la réponse en son âme; et le mois de mai commence à naître, l'heure a sonné où, comme l'Epouse, on possède Jésus, le Seigneur, sur son lit. — Oh! quelles saintes joies n'éprouve-t-on pas alors! Quelle vie, comparée à la vie misérable qu'on avait dans le monde! Vous souvenez-vous encore, chers amis, de ce qui se passait en vous à cette époque? Tout était en fleurs dans notre âme renouvelée. Nous pouvions alors pleurer, pleurer d'émotion et de joie comme de petits enfans, toutes les fois que nous nous promenions dans le jardin de l'Ecriture, que nous pensions au Seigneur, à son immense fidélité, que nous lisions sa parole et son histoire. Notre cœur tressaillait et bondissait de ravissement, lorsque nous entendions rendre témoignage de lui et annoncer son évangile; une sainte ferveur nous enflammait quand nous chantions ses louanges; et quel besoin de prier! quelle ardeur! quel plaisir! quel amour pour cet exercice! Vous souvenez-vous comme nous étions toujours prêts à parler de Jésus? nous aurions voulu convertir à lui le monde en un clin d'œil, et proclamer son nom sur les toits et dans les rues. Les entreprises les plus périlleuses étaient pour nous sans effroi. Nous cherchions partout des pierres vivantes pour bâtir un temple à notre Dieu. Nous ne pouvions comprendre que les autres chrétiens fussent

si paisibles, si calmes, si posés, qu'ils n'éprouvassent pas la plénitude de nos sentimens, qu'ils ne se joignissent pas avec le même transport à notre chant de réjouissance; nous étions étonnés de les voir, au contraire, sur le point de gémir et de se lamenter : car nous croyions pour jamais avoir traversé la région des soupirs et des plaintes. Vous souvenez-vous encore de ce temps? Alors, pour nous servir du langage de l'Epouse, nous possédions le Seigneur sur notre couche.

Cet état était plein de douceur et de félicité, mais par cela même, notre âme ne devait en jouir que peu de temps. Au moment convenable, le Seigneur devait nous faire sortir de ces gras pâturages de Goscen, de cette terre de jouissances spirituelles. Car ne commencions-nous pas déjà à nous enorgueillir secrètement? et cette extrême vivacité de nos sentimens ne nous induisait-elle pas à nous regarder comme de grands saints qui forment une classe à part des autres? Dans la joie que nous causaient nos abondantes richesses, ne commencions-nous pas à avoir honte du bâton de mendiant? le besoin intérieur et le désir de secours divins étaient-ils toujours aussi grands? ne ralentissions-nous pas nos coups à la porte de la grâce? n'allions-nous pas cesser de nous coucher avec les pauvres et les nécessiteux à l'entrée de la maison du riche? Le sol sur lequel nous bâtissions notre édifice, n'était-il pas déjà celui de notre propre piété, de nos vifs sentimens, plutôt que Christ et son mérite? Ne commencions-nous pas déjà à chercher le fondement

de notre futur salut en nous-mêmes, au lieu de sortir de nous-mêmes, pour ne le chercher que dans le Crucifié? Ce que nous aimions, n'était-ce pas bien moins Christ même, que le pain dont il nous nourrissait, que le vin dont il nous restaurait? Nous l'aimions sans doute, nous lui étions attachés. Mais quelle était la nature de notre affection? Était-ce cet amour saint, sérieux, solide, cet amour qui a son fondement dans l'intime conviction que le sang de Christ est ma caution, qu'il a arraché mon âme à l'enfer, et que c'est à lui que je dois de n'être pas dévoré par le feu du jugement? Était-ce cet amour qui a sa source dans ce sentiment de profonde humiliation : « Je ne suis pas digne que le soleil m'éclaire, et cependant Christ a quitté le ciel pour l'amour de moi, pour sauver mon âme en proie à l'ennemi, à Satan, pour me racheter au prix de sa propre vie! » Nous attachions-nous à lui comme à notre unique moyen de salut? le faisions-nous dans la vivante connaissance de notre totale impuissance, de notre complète incapacité, de notre néant, et dans la conviction qu'on doit à chaque instant vivre de la grâce de Christ! Ah! non, notre regard n'atteignait pas aussi loin, ni en nous-mêmes, dans la profondeur de notre corruption, ni dans l'abîme des mérites de Christ. Nous n'avions encore fait qu'entrevoir confusément et le borbier de notre misère et l'océan de la miséricorde et de l'amour de notre grand Rédempteur. Notre amour pour lui ne pouvait donc être que superficiel. Nos actes isolés de péchés s'étaient déjà présentés à nos

yeux, sans doute, mais non pas notre état de péché; nous connaissions telle ou telle de nos transgressions, mais non pas le fond bouleversé et maudit de notre cœur; nous avions vu quelques rejets du mal, mais non pas la sève corrompue qui circule dans tout notre être, mais non pas l'affreuse image de Bélial, que nous portons en nous. En un mot, nous étions épris de Christ à cause de l'attrait sensible et de la saveur de ses dons, plutôt que nous n'étions unis à lui par le sentiment intime que seul il peut nous secourir dans notre misère et nous délivrer de la condamnation. Or, un tel amour est un lien faible, sans consistance, que le moindre orage peut briser; ce n'est pas cet « amour tout de feu, fort » comme la mort, puissant comme le sépulcre, et que » les torrens débordés ne sauraient inonder et submerger. »

II.

Il nous faut donc arriver à cet état parfait, où l'on est uni à Christ, non plus seulement à cause des jouissances que l'on goûte près de lui, mais à cause des misères que l'on trouve en soi; non plus pour les fruits et des fleurs, dont il nous restaure, mais par le besoin indispensable que nous avons de lui pour notre salut éternel; non plus pour les heureux instans de joie et d'émotion que l'on passe dans son royaume, mais par la conviction que, hors de sa communion, on demeure l'objet de l'indignation et de la colère de Dieu, et la proie de toutes les puissances des ténèbres. Nous devons arriver à un état d'âme où, nous jetant

pour ainsi dire dans les bras de Jésus, nous puissions lui dire : « Seigneur Jésus, agis avec moi selon ton bon plaisir, restaure-moi ou me laisse dans la sécheresse, rassasie mon cœur de manne ou laisse-moi dans la faim spirituelle, je ne puis t'abandonner, car si je ne te possède, je meurs dans ma misère; hors de toi il n'y a que nuit, mort et enfer. » Pour nous amener à ce degré de perfection, que fait le Seigneur? Il agit avec nous comme il le fit avec la Sulamithe : il change, quand il le juge à propos, le jour brillant qui rayonnait dans notre âme, en une nuit ténébreuse, et nous prive de toute joie, de tout rafraîchissement. « *J'ai cherché durant la nuit, sur mon lit, Celui qu'aime mon âme*, dit l'Épouse; *je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé.* » La nuit l'avait donc enveloppée, et elle dut s'écrier en gémissant : « J'ai perdu le Seigneur. »

La *nuit*, dans le sens de l'Épouse, est venue pour nous, quand le sentiment de l'heureuse présence du Seigneur s'est évanoui, et que notre cœur ne savoure plus le bonheur d'être à son côté. La *nuit* est venue, quand la source des douces et vives émotions est tarie en nous et que la joie que nous avions au Seigneur et dans les choses de son règne, a disparu. La *nuit* est venue, quand la parole que nous lisons ne nous touche plus, quand les promesses que nous repassons, laissent notre esprit froid et insensible, quand la prédication que nous entendons, ne nous offre plus de jouissances, et que le service de notre Dieu qui était auparavant notre plus douce occupation, nous devient

à charge : quand nous n'avons plus d'ardeur pour confesser le nom de Christ, que notre ferveur brûlante pour chanter ses louanges s'est éteinte, et que la méditation des choses saintes et célestes n'inonde plus nos cœurs d'agréables émotions et de doux sentimens. Alors la *nuit* est venue. O lamentable état ! Le nard de notre connaissance spirituelle a perdu son odeur ; les grappes de la vigne de l'Évangile n'ont plus de saveur pour nous, les fleurs n'ont plus de parfum ; notre cœur est comme une plaine aride et sablonneuse, notre langue spirituelle est attachée à notre palais.

Alors commencent nos plaintes et nos gémissemens ; nous gisons sur la terre sans force et sans ressources, parce que nous nous appuyions, non pas sur le mérite de Christ, mais sur notre sensibilité, faible béquille qui s'est brisée en nos mains ; parce que nous bâtions l'édifice de nos espérances, non sur l'inébranlable croix de Christ, mais bien plutôt sur le terrain mouvant de notre propre piété ; parce que nous étions accoutumés à regarder à nous plutôt qu'au Crucifié, et que notre consolation était plutôt le sentiment de notre amour pour le Seigneur, que l'amour du Seigneur pour nous. Aussi avons-nous perdu tout le plan du salut de Christ, au premier vent d'hiver qui a passé sur le champ fleuri de notre cœur ; et il ne nous reste plus qu'à gémir avec l'Épouse, en disant : « J'ai perdu le Seigneur. »

III.

Mais qu'arrive-t-il pendant cet état de privation et d'exil, quand le Seigneur a changé le fécond printemps de notre cœur en un froid hiver; quand les cordes ont cessé de vibrer en nous, et que l'âme, auparavant si délicieusement émue et heureuse, n'est plus qu'un sable aride? Nous le voyons à l'Épouse. Lorsqu'il fut nuit en elle, elle se dit : « *Je veux me lever et je veux chercher Celui qu'aime mon âme.* » L'entendez-vous : *je veux, je veux.....* Oh combien peu elle se connaît encore elle-même ! *Je veux me lever*, je veux moi-même me relever, je veux me replacer dans le paradis que j'ai perdu, et revenir par mes efforts à mon premier et heureux état; je veux réveiller en moi le sentiment de mon amour pour le Seigneur, rallumer le feu de mon zèle; je veux échauffer et illuminer de nouveau mon cœur, retrouver ma première ardeur, louer et confesser Jésus-Christ, rendre à mes lèvres leur onction, à mon âme toutes ses émotions; et que ne veut-elle pas faire? Mais laissons-la *vouloir*, laissons-la se fatiguer en de vains efforts. Elle fera sur cette route les découvertes les plus salutaires. Elle est entrée dans un chemin de gémissement; mais au terme se trouve le salut et une grande bénédiction. — « *Je me lèverai.* » Où veut-elle diriger ses pas? « *Je ferai le tour de la ville par les carrefours et par les places, et je chercherai Celui qu'aime mon âme.* » Le tour de la ville? Oui, de Jérusalem, de la Jérusalem spirituelle; elle

ira dans le royaume de Dieu, dans l'assemblée des croyans; c'est là qu'elle espère retrouver la douce vie d'émotions qu'elle a perdue. Mais, hélas! *je l'ai cherché*, dit-elle, *et je ne l'ai pas trouvé*.

Nous savons, chers amis, par notre propre expérience, ce qu'elle veut dire. Lorsque cette même nuit nous surprit, nous pensions aussi que nous pourrions nous-mêmes, par nos efforts, ramener la lumière de la joie dans notre âme, et rafraîchir notre cœur desséché. C'était dire, ainsi que l'Epouse : *je veux, je veux*, comme s'il n'eût tenu qu'à nous. Nous nous étions aussi levés et nous parcourions les places de Jérusalem, et nous espérions faire jaillir par tel ou tel moyen, de quelque coin de notre propre cœur, la source des joies spirituelles que nous croyions exister en nous-mêmes; mais, hélas! « *je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé.* » Tantôt c'était des livres remplis d'onction et de feu, que nous ouvrons devant nous, comme des évangélistes muets, dans l'espoir de rendre ainsi la vie à notre âme morte, et de remettre en mouvement les eaux immobiles de notre cœur. Mais les livres nous paraissaient fades et froids, et nous laissaient comme auparavant sans force et desséchés. Nous cherchions, mais nous ne trouvions pas. — Nous courions aux assemblées des saints, où Christ et son amour étaient proclamés, où ses louanges retentissaient dans de beaux cantiques spirituels, où de ferventes prières montaient au ciel; là, pensions-nous, l'esprit de joie nous saisira nous aussi, là se fondra la glace de notre cœur, là notre bouche s'ouvrira à la louange. Mais nous cherchions

et nous ne trouvions pas. Les autres étaient éloquens, et nous, nous demeurions muets; il sortait de leur bouche comme une eau vive, nous n'en étions pas rafraîchis, et nous ne restaurions personne; ils priaient avec ferveur, nous ne laissions tomber que des mots sans vie : tous étaient transportés vers le ciel sur les aîles de la piété, et nous, nous restions sur la terre, les aîles ne nous venaient pas. Nous nous faisons violence pour chanter avec eux; mais l'hymne ne descendait pas des lèvres dans le cœur, le cœur restait sans cantique, muet. Nous cherchions, mais nous ne trouvions pas. — Nous nous rendions avec empressement dans tous les lieux où se célébraient des fêtes religieuses, dans l'espérance que nous y goûterions de nouveau quelques-unes des joies qui se trouvent à jamais à la droite du Seigneur. Mais notre *nuit* ne se dissipait point, et un hiver éternel semblait avoir remplacé en nous le printemps. Nous cherchions, mais nous ne trouvions pas. — Nous courions, à nous meurtrir les pieds, dans les rues de Jérusalem; nous cherchions du secours tantôt vers un pieux ami, tantôt vers un autre, et nous leur faisons toutes nos plaintes; mais notre état restait le même. Nous tentions tous les moyens possibles pour rajeunir et revivifier notre cœur; mais nous en étions toujours réduits à soupirer avec l'Epouse : « *Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé.* » — — L'Epouse rencontre *les guets qui faisaient la ronde par la ville.* » Les *guets*? Qui sont-ils? Les pasteurs. Ils sont ambassadeurs pour Christ; leurs fonctions sont de faire la ronde

dans Jérusalem, de veiller à ce qu'il n'arrive dans la ville aucun accident, d'arracher à leur sommeil les âmes qu'ils trouvent dormant dans leur maison en feu ou sur le bord de l'abîme, et de ramener chez eux les somnambules qui marchent sur le faite des maisons; d'avertir ceux qui s'écartent du chemin de la vie, et de consoler ceux qui sont assis solitaires et qui pleurent; de rendre le courage à ceux qui sont étendus dans les rues, et de soutenir ceux qui sont si fatigués qu'ils ne peuvent continuer leur route. Les *guets* sont les économes des mystères de Dieu. C'est à eux que s'adressa l'Epouse : « *N'avez-vous point vu Celui qu'aime mon âme?* » C'est auprès d'eux, pense-t-elle, qu'elle trouvera certainement ce qu'elle cherche; mais, hélas! ce dernier espoir fut encore trompé : « *Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé.* » Des avertissements, des conseils, des directions, les guets lui en donnèrent; mais l'homme ne peut communiquer à l'homme la vie, la lumière, l'amour, la joie au Seigneur, et la Sulamithe ne trouva près d'eux non plus rien de ce qu'elle cherchait. Elle a parcouru, accablée de fatigue, les places de Jérusalem, elle a tout tenté; et la voilà qui doit répéter encore : « *Je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé.* »

IV.

L'Epouse a cherché partout et n'a trouvé nulle part Celui qui est sa vie : ne semble-t-elle donc pas dépossédée pour toujours du salut? et cependant jamais

elle n'en avait été plus près que dans ce moment même. Ses rapports avec Christ vont être changés, ils vont devenir ce qu'ils doivent être pour durer toujours. Elle avait tout essayé pour ranimer en elle l'amour du Seigneur et de sa cause. Tous ses efforts avaient été inutiles, et au milieu même des guets qui parcourent la ville, elle n'avait pas retrouvé ce qu'elle avait perdu; elle s'était approchée d'eux sans vie spirituelle, elle les avait quittés de même ! *Et à peine les avait-elle passés.....* Eh bien ! qu'arriva-t-il ? Je pense que d'abord elle s'arrêta et qu'elle rentra en elle-même, dans son propre cœur ; et que, pour la première fois en sa vie, elle sentit avec une évidence profonde, irrésistible, que l'homme n'est que néant, que sa force n'est que néant, et que le péché l'a réduit à la plus effrayante impuissance. Non, jamais elle n'aurait soupçonné que l'homme fût tombé assez bas, que la mort de son être fût assez complète pour qu'il lui fût impossible, malgré tous ses efforts, de réveiller en son cœur des sentimens d'amour envers le plus grand des bienfaiteurs, le plus fidèle des amis. Quoi ! ne pouvoir pas même ouvrir la bouche à volonté pour louer et pour exalter Celui qui seul au ciel et sur la terre est digne de gloire, d'honneur et d'actions de grâces ! Ne pouvoir pas, de soi-même, se réjouir des bénédictions les plus signalées, s'élancer jusqu'à Dieu par la prière, faire ses délices du Seigneur et de ses biens ! Quoi ! les moyens les plus puissans, les plus excellens, sont trop faibles encore pour fondre son cœur de pierre, et le remplir d'amour, de saintes émotions !!..... Non, jamais il ne lui serait

venu à l'esprit que la nature humaine fût à ce point dégradée. Mais sa propre expérience lui ouvrit alors les yeux. Alors pour la première fois, elle sentit que la vie de l'homme, dans son état de nature, n'est vraiment qu'une mort et n'est nullement une vie. Alors pour la première fois, elle connut toute l'étendue de sa ruine, elle vit sa volonté sans aucune force, son être sans sève spirituelle, elle toucha comme au doigt son entier dénuement et le besoin absolu qu'elle a en tout et pour tout de la grâce divine. Et si jusqu'alors elle s'était contentée de posséder un époux qui la comblait de bienfaits, et qui lui distribuait avec abondance des joies et des rafraîchissemens spirituels; ah maintenant, maintenant tout son être implore à grands cris une caution qui réponde pour elle, un médiateur qui adopte sa pauvre âme, un intercesseur puissant qui veuille l'arracher au redoutable jugement, un esprit régénérateur qui opère dans son cœur et qui fasse d'elle une nouvelle créature en laquelle l'œil de Dieu puisse trouver son plaisir. Or ce qu'elle cherchait, elle le trouve dans la personne de Celui qui jusqu'alors n'avait été pour elle qu'un tendre ami qui réjouissait sa vie, mais qui maintenant est devenu son tout. « *A peine avais-je passé les guets, dit-elle transportée de joie, que je trouvai Celui qu'aime mon âme.* »

Mes amis, n'est-ce pas là aussi ce qui nous est arrivé? Au commencement ne nous attachions-nous pas aussi au Seigneur, plutôt à cause des joies que nous trouvions dans sa parole et près de lui, que dans l'intime conviction que sans lui nous serions éternel-

lement perdus. Mais ce n'était là qu'un lien sans consistance, un amour faible, qui ne pouvait pas durer plus long-temps que la joie de notre cœur. Ces sentimens une fois évanouis, nous nous trouvâmes détachés de Christ, et nous aurions pu de toutes manières le renier dix fois en une minute. Mais quand, éclairés par la lumière de l'Esprit, nous pûmes voir tous les ravages du péché dans l'homme; quand Christ nous apparut comme l'éternelle Caution, comme l'éternel Médiateur dont la main puissante est seule capable d'arracher notre vie à l'éternelle flamme, alors nos relations avec lui et notre attachement pour lui furent entièrement changés.

Je le tiens, et je ne le lâcherai point, s'écrie l'Epouse avec allégresse. — « Et pourquoi ne plus le laisser aller? Est-ce parce qu'il inonde ton cœur de joie, et qu'il t'apprête sur la terre de nombreuses heures de rafraîchissement? » — « Oh non, répondrait l'Epouse, si elle était au milieu de nous, non; et dût-il me laisser languir d'année en année, me priver du sentiment de son immense amour, *je le garde et je ne le lâcherai point*, parce que je sais que seul il peut m'arracher à la mort éternelle. » — *Je le tiens et je ne le lâcherai point*. — « Et pourquoi encore? Est-ce parce qu'on est toujours joyeux près de lui? » — « Oh non, répondrait de nouveau l'Epouse, oh non; et lors même qu'il ne m'abreuverait que de fiel dans ce monde, je sais qu'il n'y a que lui qui puisse me faire franchir les abîmes ténébreux de l'éternité et le feu du redoutable jugement; aussi *je le garde et je ne le*

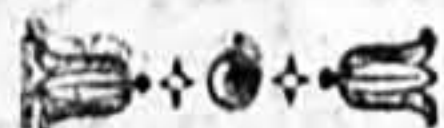
lâcherai point.» — *Je le tiens et je ne le lâcherai pas.* — « Et pourquoi donc encore? Est-ce parce qu'il peut t'aider à te procurer la justice qui subsiste devant Dieu? » — « Qu'il peut m'aider? répondrait encore l'Epouse, ah! je ne puis rien, rien faire pour être trouvée parée au jour des noces éternelles. Lui seul peut me revêtir de la robe du salut, sans laquelle nous ne sommes point admis devant Dieu. Aussi, *je le garde et je ne le lâcherai pas*, je me remets entièrement entre ses mains. » — *Je le tiens et je ne le lâcherai point*, dit-elle avec transport, ou plutôt l'Esprit qui est en elle, *je ne le lâcherai point que je ne l'aie amené à la maison de ma mère.* Dans la maison de ma mère? Oui, sans doute, saint Paul dit : « La Jérusalem d'en haut est libre, et c'est elle qui » est la mère de nous tous. » (Gal. IV, 26). C'est là que l'Epouse veut présenter sa caution, c'est là qu'elle veut être conduite par sa caution. — Vous le voyez, chers amis, l'âme, par la grâce et la direction du Seigneur, est maintenant arrivée au point que sa foi en Christ et son union avec lui se trouvent fondées, non plus, comme au commencement, sur le sentiment des grâces et des joies qu'elle recevait de lui, mais sur le sentiment de sa pauvreté et de sa grande misère spirituelle; non plus uniquement sur l'expérience qu'elle a faite dans les premiers temps, qu'il est doux d'être près de lui, mais sur cette profonde conviction : que, hors de lui, il n'y a que l'enfer, la mort et la condamnation. Elle ne voit plus seulement en Christ, celui qui la restaure de ses dons, mais

son éternel sauveur et libérateur; elle ne croit plus, comme auparavant, que la vie éternelle se trouve dans son amour pour le Seigneur, mais uniquement et sans restriction, dans l'amour du Seigneur pour elle; car elle connaît maintenant par expérience toute sa faiblesse et sa misère, et elle ne s'appuie plus sur ses pieux sentimens, mais uniquement sur le mérite de Christ. Et c'est de tout son cœur qu'elle répète cette parole d'Asaph, dans le psaume LXXIII : « Seigneur! » Quel autre que toi ai-je dans le ciel? je n'ai pris » plaisir sur la terre qu'en toi. Ma chair et mon cœur » défailaient; mais Dieu est le rocher de mon cœur » et mon partage à toujours. » — Ainsi donc, mes bien-aimés, le Seigneur nous amène tous et chacun en particulier, à reconnaître que le sentiment de notre néant est la chaîne qui nous unit à Christ, et que ses mérites et son amour pour les pécheurs sont le rocher et le fondement sur lequel nous devons baser toute notre paix.

Oui Seigneur! Quand tu t'éloignes, la vie n'est plus pour moi qu'une mort. Quand ton amour n'est plus sur moi, j'ai tout perdu. Donne-moi de te chercher sans cesse; et quand je t'ai trouvé, demeure toujours à mes côtés. Amen!



SERMON II.



CANTIQUE DES CANTIQUES II, 14.

Ma Colombe qui te tiens dans les fentes du rocher, dans les retraites des lieux escarpés, fais-moi voir ta figure et fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et ta figure est gracieuse.



Mes amis ! De qui est la voix que nous venons d'entendre ? C'est celle du plus beau d'entre les fils des hommes : c'est l'Epoux céleste qui parle à la Sulamithe, à son église rachetée à grand prix, ou à chaque âme en particulier qui lui est fiancée et unie par la foi. Les paroles qui coulent de sa bouche, sont plus douces que le lait et le miel ; et lorsque plus tard l'Epouse s'écrie avec transport : « Les lèvres de mon bien-aimé sont comme la rose ; elles distillent la myrrhe » embaumée, son palais n'est que douceur, tout ce qui est en lui est aimable, » il n'est pas douteux qu'elle ne reporte son souvenir à cet appel et à ces douces paroles d'amour de son Epoux : *Ma Colombe, qui te tiens dans les fentes du rocher et dans les retraites des*

lieux escarpés, fais-moi voir ta figure et fais-moi entendre ta voix; car ta voix est douce et ta figure est gracieuse.

Nous allons considérer ces paroles de plus près. Veuille le Seigneur ouvrir nos cœurs et nous donner de goûter, pendant cette heure, de ces eaux qui jaillissent abondamment de la source qu'il fait couler devant nous!

1° Notre méditation se portera d'abord sur cette « *Colombe qui se tient dans les fentes du rocher.* »

2° Nous examinerons ensuite ce que veut l'Epoux quand il s'adresse ainsi à la Colombe : *Fais-moi voir ta figure, fais-moi entendre ta voix.*

I.

Ma Colombe. C'est le nom que donne ici le Seigneur à l'âme élue. Il se sert souvent de cette expression de tendresse. Dans le chapitre v, il dit : « Ouvre-moi, ma grande amie, ma Colombe; » et ailleurs : « C'est ma Colombe, ma parfaite! » Mais pourquoi lui donne-t-il ce nom? Est-ce peut-être à cause de l'éclat du plumage qui la couvre, à cause de la justice de Christ qui la revêt; ainsi que s'exprime David : « Quand vous seriez gisant dans la campagne, vous brilleriez comme les aîles argentées d'une colombe; » comme les aîles qui ont la couleur du fin or? » Ou, le Seigneur appelle-t-il ainsi la Sulamithe par allusion à l'esprit de Jésus qui habite en elle et lui communique sa douceur, et qui apparut un jour sous

la forme visible d'une colombe? Ou bien encore, porte-t-elle ce nom à cause de l'essor qu'elle prend au-dessus des choses du monde; comme s'exprime Moïse : «Vous planerez dans les cieux, au-dessus de la terre?» Toutes ces qualités, sans doute, appartiennent à la colombe et à ceux qui lui ressemblent. Mais si nous voulons approfondir davantage cette expression figurée, nous trouverons entre une âme convertie et une colombe, plusieurs autres points de comparaison et peut-être de plus frappans encore.

Il n'existe pas une créature plus dénuée de moyens de défense, si l'on en excepte peut-être l'agneau, que la colombe. Elle n'a ni serres, ni dents, ni ergots, ni aiguillon; elle ne possède que deux *aîles* pour prendre la fuite; et c'est dans la fuite qu'est toute sa force et sa victoire. Et nous, chers amis, nous le confessons aussi (que cet aveu tourne à notre gloire ou à notre deshonneur, n'importe) : nous ressemblons à cet égard à la colombe, nous qui avons la faveur d'être des colombes de Christ. Ceux qui sont hors de Christ, sont tous plus forts que nous. Quels héros ne trouve-t-on pas parmi eux! Ils se croient assez forts pour toute attaque; ils ne savent ce que c'est que la crainte et l'effroi, aucun ennemi ne les fait trembler, aucun péril ne les étonne, et pour tout au monde ils ne voudraient pas se faire à eux-mêmes l'affront de recourir en aucune circonstance à des secours étrangers. Ils subjuguent des royaumes par la force de leurs bras; ils saisissent les promesses comme un butin qu'ils ont gagné; avec la main droite de leur propre justice, ils

ferment la gueule du lion ; ils éteignent , avec la vertu qu'ils se sont acquise , le feu du jugement ; et ils échappent au tranchant de l'épée par leur propre habileté et par leur adresse. De quoi ne sont-ils pas capables par la puissance de leurs propres forces ? Insensés ! ils ne se doutent pas qu'ils rêvent. Quant à nous , nous sommes bien lâches et bien faibles , à côté de ces coriphées de vertu , qui s'imaginent pouvoir avaler comme de l'eau , le péché , le monde et le diable ; tandis que nous ne croyons pas pouvoir assez promptement nous lever et nous enfuir , lorsque nous entendons seulement de loin le lion rugir et le serpent siffler. Nous n'osons pas hasarder seuls la plus légère escarmouche ; dès que le signal du combat est donné , nous nous réfugions aux pieds de Celui qui est notre grand défenseur , et nous nous cachons derrière son bouclier. Ces héros , au contraire , méprisent avec une noble fierté toute espèce de secours ; s'appuyant sur eux-mêmes avec confiance , ils se jettent , tête baissée , au milieu du feu des plus brûlantes tentations , comme s'ils étaient de fer et d'acier ; et quand ils succombent , ils réclament encore la gloire d'être *tombés* sur le lieu du combat , sur le champ d'honneur. Nous , mes amis , nous renonçons à un pareil héroïsme ; nous ne sommes pas de tels Hanakins , de semblables géants. Il est vrai que saint Paul parle dans un endroit d'une cuirasse , d'une chaussure de guerre , que nous devons revêtir ; d'un casque qui brille sur notre tête , d'un bouclier qui arme notre bras gauche , et d'une épée à deux tranchans que nous brandissons de la main droite ; et

l'on dirait vraiment, d'après une telle armure, que nous devons être de grands et redoutables guerriers. Mais il n'en est rien. On peut dire d'une colombe qui a échappé à la serre du vautour, en se réfugiant dans sa demeure où son ennemi ne peut la suivre, qu'elle est alors revêtue d'une cuirasse et couverte d'un casque et d'un bouclier; et c'est dans le même sens qu'il faut entendre plusieurs passages de l'Ecriture, où il est dit de nous, que nous sommes des héros vaillans, armés de pied en cape, et redoutables comme des bataillons. Toute notre force, comme celle de la colombe, consiste à fuir et à chercher un asile sûr; car nous sommes sans armes et il nous est arrivé ce qui arriva autrefois à Saül : « Les Philistins nous ont » dépouillés de nos armes, et ils les ont placées au » temple de Hastaroth. » Le serpent de quelque tentation dresse-t-il en sifflant sa tête contre nous? soudain nous fuyons vers Celui qui veut être notre ville de refuge, et là nous nous trouvons tranquilles et libres. Entendons-nous le diable rugir? nous nous gardons bien de chercher de nous-mêmes à le frapper, car nous savons quel en serait le résultat, et où nous irions..... tout droit dans sa gueule; mais nous nous serrons près du Seigneur Jésus, et une muraille de feu s'élève autour de nous. Les convoitises de la chair se réveillent-elles en nous? nous ne faisons pas comme d'autres qui se tourmentent jusqu'au sang pour faire naître en eux de bonnes pensées et de sérieuses images, ou qui ont recours à d'autres moyens d'invention humaine et de leur propre choix, et

qui à la fin cependant se trouvent avec toutes leurs pratiques et leurs belles résolutions, enfoncés jusqu'au cou dans le borbier du péché; mais nous fuyons promptement vers Celui qui est notre garant, notre caution; et voici, à peine avons-nous aperçu sa tête sanglante, à peine le cri de détresse : « Seigneur Jésus ! » s'est-il échappé de nos lèvres, que nous sommes déjà plus loin du danger qu'eux, armés comme ils le sont de leur propre volonté et de leurs propres efforts : la victoire est à nous ! Voilà notre manière de combattre, c'est celle de la colombe. Nous ne nous engageons dans aucun combat; nous ne cherchons notre salut que dans la fuite, et Jésus est la cuirasse qui nous couvre, le bouclier qui nous met à l'abri et le casque qui nous garantit, le glaive qui frappe pour nous et la forteresse qui nous reçoit et nous défend.

Les colombes, vous le savez, affectionnent le lieu qui les a vu naître. Voulez-vous savoir si vous appartenez à la famille spirituelle des colombes ? Examinez si vous êtes ou non à votre aise dans le monde. Est-on une colombe de Jésus, est-on né de lui ? on éprouve un sentiment de malaise, d'ennui, d'inquiétude, partout où il n'est pas ; on ne saurait se trouver dans une société mondaine et au milieu des affaires du siècle, avec le plaisir, le contentement qu'on éprouve quand on est chez soi ; le cœur est comme oppressé, on ne respire plus qu'avec peine, et bientôt on déploie ses ailes pour gagner le large. Semblable à un petit enfant qui s'effarouche au milieu de personnes qu'il ne connaît pas, et qui ne cesse de demander après sa

mère; ou, semblable à un homme exilé dans une région lointaine, et dont l'âme redemande sa terre natale avec un indéfinissable et douloureux soupir; telle est la colombe de Christ au milieu du monde. Elle ne peut y vivre, elle ne peut y rester long-temps, elle ne fait que redemander sa mère; elle n'est heureuse que dans l'air qui circule autour des montagnes de Jérusalem. « Vous aurez de l'angoisse au monde, » dit Christ; c'est là une des marques les plus certaines de l'état de grâce.

Pendant que nous parlons de colombes, plusieurs d'entre vous pensent peut-être à ces colombes si connues dans l'antiquité, que l'on dressait à porter des lettres comme des messagers aériens, et y cherchent un point de rapprochement avec les colombes spirituelles? Pourquoi non? Les colombes de Christ, en effet, savent toujours, à toute heure et de tous lieux, retrouver leur demeure; elles passent librement partout, et elles sont disposées à se charger des fardeaux et des messages des autres. — Lorsque les serpens brûlans fondirent sur Israël coupable, Israël n'osa pas porter lui-même ses plaintes devant Dieu, mais il se tourna vers Moïse pour qu'il implorât grâce à sa place; et Moïse vola à la maison de l'Eternel, et fit entendre les gémissemens d'Israël aux oreilles du Dieu des miséricordes : Moïse était alors la colombe messagère de son peuple. Ainsi s'élancèrent sur les ailes de la prière, jusqu'au pied du trône du Père, David pour Salomon, Loth pour Tsohar, Daniel pour Jérusalem, et Job pour ses enfans. Lorsque Jéroboam dit à l'homme

de Dieu : « Supplie l'Eternel ton Dieu, et prie pour » moi, afin que ma main sèche soit guérie ; » lorsque Darius s'adressa aux Juifs, afin qu'ils priassent pour la vie du roi, et que Simon demanda aux apôtres de faire requête en sa faveur, afin que les maux dont ils l'avaient menacé ne fondissent pas sur lui ; l'homme de Dieu, les Juifs, les apôtres, servaient de colombes messagères à ceux qui n'avaient point d'ailes eux-mêmes. O vous dont les âmes ont des ailes, qui connaissez le chemin d'en haut, et qui, par le sang de Christ, entrez et sortez librement, ne négligez pas d'entretenir toujours comme une poste aérienne entre le ciel et la terre, et d'être auprès de Dieu les messagers de ceux de vos frères qui n'ont encore ni ailes ni voix. Ne vous contentez pas de porter vos propres fardeaux devant le trône de la grâce, prenez aussi ceux des autres avec vous.

Etre une colombe de Christ, entrer et sortir d'auprès de lui comme de notre demeure ; prendre de sa main, tous les jours, à toutes les heures, le pur grain de la grâce et recueillir les miettes de sa miséricorde ; s'abreuver à la fontaine limpide d'Israël ; oh ! quel sort heureux et doux ! Dieu veuille façonner nos âmes à la ressemblance de cette colombe !

Mais revenons à notre texte. *Ma Colombe*, dit le Seigneur, en l'appelant. Où se trouve donc cette Colombe ? Où a-t-elle sa demeure ? Ezéchiel parle dans un endroit de colombes posées au fond des vallées, et gémissant toutes à cause de leur iniquité. Est-ce là que nous trouverons notre Colombe ? Non ; elle a

pu y être aussi précédemment, dans la cendre, gémissant et soupirant avec les autres; mais aujourd'hui elle s'est envolée au-dessus des sombres défilés de la vallée des larmes, pour se poser ailleurs. — Esaïe vit un jour dans les airs, de nombreuses volées de colombes, passer comme des nuées et voler vers leur colombier. Notre Colombe ne serait-elle point au milieu d'elles? Non; la nôtre est déjà entrée dans la demeure vers laquelle elles volent encore. — La première colombe que Noé lâcha, erra çà et là sur les eaux, sans pouvoir trouver sur quoi asseoir la plante de son pied et se reposer. C'est là l'image de plusieurs âmes. Notre Colombe ne ressemblerait-elle point à celle de Noé? Nullement; la nôtre a trouvé un lieu pour poser son pied, elle a déjà atteint l'olivier, sur la cîme duquel elle s'est abattue. Notre Colombe, dit le Seigneur, se tient *dans les fentes du rocher, dans les retraites des lieux escarpés.*

Voyez donc ce petit oiseau faible et sans défense; avec quelle fierté et quel air d'assurance il se tient sur son rocher comme un roi dans son château, comme un général dans son camp, prêt à défier le monde entier. Nul chasseur ne peut y atteindre; le vautour ne saurait pénétrer dans cette retraite; aucun serpent ne peut lancer jusque là son venin; et si les loups hurlent ensemble au fond de la vallée, la colombe, du haut de son fort, se rit de leurs menaces, et contemple en sûreté leur tumulte. Les nuages passent en grondant près d'elle, mais elle ne s'en effraie pas; les éclairs se croisent en tout sens autour d'elle, mais le rocher

ne se fend pas sous leurs feux. L'orage renverse les montagnes et déracine les grands arbres, mais la maison qu'habite la colombe, a de solides fondemens; elle demeure debout et ne chancelle pas.

C'est donc *dans les fentes du rocher* que se tient la *Colombe*. Si nous substituons le sens spirituel de cette figure au sens naturel, alors, au lieu du rocher, nos yeux découvrent Christ, le rocher du salut; au lieu des *fentes du rocher*, nous voyons ses plaies sanglantes, et la Colombe qui se tient dans cet asile, c'est l'âme fidèle qui a été reçue en grâce. Elle, elle seule a trouvé la ville de sûreté! Vous ne l'avez pas trouvée, vous qui vous nichez sur les rameaux secs de votre propre justice. Prenez-y garde! ces rameaux vont être brûlés par le feu du jugement, et, hélas! le pauvre oiseau le sera en même temps. Vous ne l'avez pas trouvée, vous qui vous tapissez dans le feuillage de votre propre piété, et qui en attendez le salut. Ah, pensez-y, ce feuillage, au jour du dernier jugement, sera méprisé comme le foin que l'on jette au four, il ne vous tiendra pas lieu de salut. Mais notre Colombe a trouvé le vrai Tsohar : non pas en elle-même, car elle n'y aperçoit de toutes parts que des sujets de malédiction; non pas dans ses sentimens, dans ses œuvres, dans ses efforts, qui tous ne sont que souillure; elle n'est pas assez insensée pour vouloir cueillir des fruits sur les bords de la *mer Morte*. Elle a trouvé le lieu de son repos, le fondement de son salut, sa paix actuelle, sa sûreté future, hors d'elle-même, dans les plaies de Jésus, dans son mérite sanglant, dans sa mort expia-

toire. Ce n'est pas la nouvelle vie qu'elle a reçue de l'Esprit régénérateur qui la rassure devant Dieu ; non, elle ne veut connaître de justice que le sang de la Cautiion qui a coulé pour elle. Voilà le fondement qui reste inébranlable quand tout le reste croule et disparaît.

Celui donc qui a basé son salut sur la satisfaction complète de l'éternel Garant, qui a placé son âme et toutes ses espérances uniquement sur le mérite du vrai Agneau pascal, et qui sait qu'il n'est sauvé que par Jésus..... c'est de lui qu'on peut dire avec vérité qu'il est *une Colombe placée dans les fentes d'un rocher élevé, dans les retraites des lieux escarpés* ! Jamais prince n'a été plus en sûreté dans ses retranchemens, derrière ses fossés et ses remparts, que cette Colombe dans une telle retraite. Moïse est un adroit et redoutable chasseur, son arc lance la malédiction ; mais il ne peut diriger sa flèche meurtrière contre cette Colombe chez laquelle il n'y a plus d'interdit et qui n'est plus sujette à la condamnation. Pour elle le Sinaï et le mont Hébal sont muets ; pour elle les redoutables flammes de feu sont éteintes dans le sang du Médiateur. Satan est sans doute un être rusé, mais il ne peut que ramper autour du rocher en rugissant ; pour saisir la Colombe, il faudrait qu'il engloutît le rocher même où elle habite. Lors même que l'âme fidèle verrait son amour s'affaiblir, et que sa foi ne serait plus qu'un lumignon fumant ; lors même que son zèle se refroidirait et que son cœur se desséchait comme une plaine de sable ; elle seront encore

dans un asile assuré; car, grâces à Dieu! sa foi, son zèle, son amour, ne sont pas son appui; ce sont les plaies sacrées de Jésus-Christ, qui sont seules sa forteresse, sa haute retraite. Dans une telle demeure, elle est toujours belle devant Dieu; elle y brille à toute heure malgré sa misère, comme une couronne d'or dans les mains du Seigneur; et si nous supposions même que l'Eternel voulût la consumer comme un feu dévorant: dans un tel palais elle est plus forte que la colère de Dieu, elle triomphe du courroux du Tout-puissant. Ainsi, mes amis, je vous crie à tous ces paroles de Jérémie: « Habitans de Moab, quittez les villes, de- » meurez dans les rochers, et soyez comme une co- » lombe qui fait son nid aux côtés de l'ouverture des » cavernes. »

II.

Nous avons contemplé la Colombe dans sa haute et sûre demeure; nous l'avons vue, abandonnant tout ce qu'elle possède, et, désespérant d'elle-même, se retirer dans l'asile des mérites de Christ. Maintenant, écoutez la voix de l'Epoux. *Ma Colombe*, dit-il, *qui te tiens dans les fentes du rocher, dans les retraites des lieux escarpés, fais-moi voir ta figure et fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et ta figure est aimable.* Que signifie cette invitation du Seigneur? et quelles sont ses vues secrètes? C'est ce que nous allons rechercher.

Le Seigneur veut *voir la figure* de sa Colombe, et *entendre sa voix*, parce que *sa voix est douce et sa figure gracieuse*. Sa *figure*? C'est le plumage doré dont la couvre la justice de Christ, qui lui est imputée; c'est la nouvelle vie qui vient de Dieu et qui est entrée en elle, la nouvelle créature, l'homme de lumière qui a fui loin du monde devenu trop étroit pour lui; c'est la foi qui la pénètre, la paix et le repos qui l'inonde, le feu céleste qui éclaire tout son être intérieur, ses soupirs, ses désirs, sa résistance intime, involontaire, habituelle, contre toutes ténèbres et tout péché : voilà ce qui constitue la *figure* de la Colombe. Et sa *voix*? Ce sont ses supplications, ses prières, ses louanges, ses actions de grâces; tout cet encens qu'allume le feu du Saint-Esprit, et dont la fumée monte aux cieux. C'est là cette *voix* que Jésus veut *entendre*, cette *figure* qu'il veut *contempler*. Etes-vous surpris d'un tel désir? Qu'est-il dit dans le Psaume CIV, 31? « L'Eternel se réjouit en ses œuvres. » C'est l'Eternel qui est l'unique et suprême beauté, et sa félicité consiste dans la contemplation de lui-même et de ce qui est émané de lui. Les séraphins, près de son trône, sont sa joie, parce qu'il contemple en eux, comme dans un pur miroir, sa sublime image. Mais il la voit avec une plus grande joie encore dans le fond obscur d'une pauvre âme pécheresse. Aussi Jean Angélus dit : « Si j'étais séraphin, j'aimerais mieux, pour plaire à » Dieu, devenir le plus misérable vermisseau. »

Oui, sans doute, les étoiles du matin louent en chœur l'Eternel, en un silencieux langage, et dans leur

merveilleuse splendeur, se peint en traits visibles la gloire de leur auteur. Mais de toutes les œuvres de l'univers, aucune n'exalte le suprême ouvrier d'une voix plus éclatante, que l'œuvre de grâce opérée dans le cœur d'un pécheur dégradé. Là paraissent dans tout leur ineffable éclat, la puissance et l'amour du Seigneur. Voyez ! un pécheur digne de malédiction, devient tout-à-coup saint ; ainsi que s'exprime David qui dit dans la même phrase : « Je suis chétif et misérable, mais sanctifié par toi. » Un serviteur du malin est changé en un enfant de Dieu ; une créature ténébreuse devient lumineuse comme le soleil ; un bois mort commence à reverdir et à fleurir, et dans les eaux d'un marais fangeux, se peint l'image rayonnante de la divinité ! Quelle manifestation de la gloire du Seigneur ! Quelle glorification de son nom, de son infinie puissance, de son insondable miséricorde ! L'esprit est accablé par un tel spectacle. Comment donc le Seigneur ne prendrait-il pas plaisir à de telles œuvres de ses mains ? Aussi veut-il les contempler et s'en réjouir : *Fais-moi voir ta figure, fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et ta figure est gracieuse.*

Mais pourquoi lui dit-il : *Fais-moi voir ta figure, fais-moi entendre ta voix ?* L'Épouse n'est-elle pas devant lui, les yeux fixés sur lui ? Ne vit-elle pas, ne respire-t-elle pas en lui, pour lui ? Ne la voit-il pas tous les instans ? Comment donc lui dit-il qu'il veut *voir sa figure ?* Il veut *entendre sa voix ?* Ne l'entend-il pas sans cesse retentir au-dedans d'elle ? Est-elle ja-

mais muette à son oreille? Il en est ainsi sans doute. Mais il plaît quelquefois au Seigneur de faire voir au grand jour ce que sa grâce a opéré de beau et d'admirable dans le sanctuaire secret de l'âme, d'un côté, afin de donner un sentiment plus vif et une vue plus claire de son œuvre de grâce à celui qui en est l'objet, et pour l'exciter davantage à la reconnaissance et à l'action de grâce; et de l'autre, pour offrir aux hommes et aux anges un spectacle précieux, et pour magnifier à leurs yeux son saint nom. Dans ce but, il éloigne les siens des doux ombrages des palmiers d'Elim et les reconduit dans l'aride désert. Il les fait sortir de leur retraite paisible et de leurs contemplations et les jette dans une vie active; il les fait passer par toute espèce de tribulations, il les place dans les ténèbres, afin de donner occasion à la lumière que sa grâce a mise en eux, de prouver son existence et de briller au dehors. Quand il soumit Abraham à la plus rude épreuve, et qu'il lui donna cet ordre : « Va, et immole ton fils, celui que tu aimes, » n'était-ce pas lui dire en termes cachés : *Ma Colombe, fais-moi voir ta figure, fais-moi entendre ta voix?* Et voici, la voix d'Abraham fut douce et sa figure agréable. Dans quel but le Seigneur lutta-t-il avec Jacob? Pour manifester avec quelle puissance la force du Seigneur peut se déployer dans notre infirmité; et quel courage, quelle vertu victorieuse il peut mettre en un cœur lâche et découragé. Et voici, la figure de Jacob apparut aussi dans toute sa beauté. Sachez-le donc, colombes spirituelles, quand Jésus vous conduit par de semblables che-

mins, qu'il fait descendre une nuit épaisse autour de vous, ou qu'il vous entoure de feux ardents; quand il vous fait lever de votre couche, qu'il met Laban à votre poursuite et envoie Esaü à votre rencontre; c'est qu'il cherche l'occasion de voir lui-même son œuvre de grâce en vous, et en même temps de la montrer à vous-mêmes et aux autres; et dans toutes ces directions mystérieuses, Jésus vous dit : *Ma Colombe, qui te tiens dans les fentes du rocher et dans les retraites des lieux escarpés, fais-moi voir ta figure, fais-moi ouïr ta voix; car ta voix est douce et ta figure est gracieuse.*

Jésus en agit ainsi avec beaucoup de ses disciples. Mais est-ce bien là le sens des paroles qu'il adresse dans notre texte à la Sulamithe? Je ne le crois pas. Selon moi, la pensée du Seigneur n'est pas de faire sortir cette âme de son calme et de sa contemplation, et de la conduire dans les agitations de la vie, afin qu'elle y manifeste sa beauté; il ne l'appelle point à subir de rudes épreuves, et son invitation ne renferme rien que d'aimable et de doux. Voici mon idée : L'âme que Jésus appelle ici sa Colombe, est rentrée en elle-même, elle a découvert sa corruption; elle a mesuré la profondeur de l'abîme, au bord duquel elle a dormi si long-temps sans le savoir; elle a vu de loin, assis sur son tribunal, le Seigneur qui lui a apparu comme un feu consumant, et dans la bouche duquel était sa sentence de mort; l'angoisse, tel qu'un homme armé, a fondu sur elle; tremblante, elle a erré d'un lieu à un autre, cherchant une ville de refuge pour mettre à

l'abri de la colère sa pauvre âme que réclame l'enfer. Elle a cherché, mais elle n'a pas trouvé, et les flots de la détresse se sont amoncelés sur elle avec un redoublement de furie. Alors le médiateur s'est offert devant elle : « J'efface, a-t-il dit, j'efface toutes tes transgressions pour l'amour de moi, j'ai oublié tous tes péchés. » Elle l'entend, le voit, l'embrasse; elle se jette à ses pieds avec toute l'ardeur de l'espérance, et elle trouve dans son mérite, dans ses meurtrissures, le repos après lequel elle a si long-temps soupiré. De ce moment elle habite dans les fentes du rocher, joyeuse d'avoir été arrachée aux flammes de l'enfer qui allait la consumer tout entière comme un tison. Mais sa joie n'est pas sans mélange; son état de grâce n'est pas parfait; bien des choses la séparent de son Sauveur. Il y a un tel poids sur son âme, une telle inquiétude en elle, qu'elle ne peut encore s'abandonner sans réserve à la joie d'avoir reçu grâce. Tantôt la pensée de son indignité tombe sur son cœur, comme une montagne; elle n'ose plus lever les yeux, elle ne peut comprendre que le Sauveur se soit soumis, pour l'amour d'elle, à tant de travaux et de douleurs; les plaies qui la guérissent font son tourment. Tantôt elle redoute de tomber dans le péché et de perdre ainsi ce qu'elle a reçu; et elle cherche en tremblant tous les moyens possibles de s'armer et de se mettre en garde contre le lion rugissant qui menace de la dévorer; car elle ne peut concevoir que Celui qui l'a sauvée, continuera à prendre soin d'elle; il lui semble, dans le sentiment de son indignité, que ce serait trop at-

tendre de lui, et mettre son amour à une trop grande épreuve; que c'est assez, plus qu'assez qu'il l'ait arrachée du feu. Elle n'a point encore vis-à-vis de Jésus la simplicité d'un enfant; elle se tient prosternée à ses pieds, elle voudrait rendre grâces, et cependant elle se dit : « Hélas ! que font à Celui qui est assis au milieu des séraphins, mes pauvres actions de grâces ? » Elle voudrait prier, et cependant elle ose à peine ouvrir la bouche de respect, et elle pense qu'elle a déjà reçu bien trop de bénédictions pour se hasarder à en demander de plus abondantes. Tel est l'état de cette âme : bien des craintes encore dans sa joie, bien des inquiétudes dans son cœur; et son union avec le Sauveur n'a pas encore ce caractère de simplicité, de sainte liberté, d'intimité qui doit exister pour que les eaux des bénédictions célestes coulent avec abondance dans l'âme du fidèle.

Mais le Seigneur voyait bien tout ce qui se passait dans le cœur de sa pauvre Colombe; il le voyait avec joie et en même temps avec une tendre compassion. Il s'approcha d'elle : « Ma Colombe, lui dit-il avec amour pour la disposer à la confiance, quelles sont tes pensées ? Tu viens d'être délivrée et sauvée, et tu n'aurais plus rien d'autre à attendre de moi ! ma grâce serait épuisée ! Vois-tu, tu ne sais pas combien je t'aime. Je t'ai rachetée, tu n'en doutes pas ; mais penses-tu que je l'aie fait comme on sauve la vie à une personne indifférente qu'on laisse ensuite continuer son chemin, sans plus songer à elle ? Non, non ; je t'aime et tu m'es agréable ; *fais-moi voir ta figure, car la*

figure est pleine de grâce à mes yeux ; ne reste pas silencieuse devant moi ; *fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce* à mes oreilles. Tu m'es plus précieuse que tu ne l'imagines , et je désire de tout mon cœur, plus même peut-être que tu ne le fais toi-même , que tu sois à jamais délivrée du malin , et que l'œuvre qui est commencée en toi s'achève pour ton salut, pour ma gloire et pour notre joie commune. »

La Colombe, à l'ouïe de ces douces paroles , éprouva pour la première fois une joie sans mélange et put entonner librement le cantique d'actions de grâces. Plus de poids, plus de fardeau sur son âme, et le dernier nuage s'est dissipé sur son front. Comme elle se sentit libre et heureuse en son cœur ! Son union avec Jésus devint toute autre qu'auparavant ; ce fut une douce et filiale correspondance, elle heurtait librement, il lui offrait ses dons, et elle les prenait avec assurance ; elle lui exposait avec simplicité tous ses besoins, et ses demandes étaient constamment exaucées ; à la crainte et à la timidité, avait succédé la confiance la plus intime ; car elle venait d'apprendre que ce n'était point elle seulement qui avait besoin de Christ, mais que Christ lui-même s'intéressait à sa cause. Heureuse conviction qui dissipe tout ce qui s'interpose entre nous et la source de la vie ; qui anéantit tout ce qui s'oppose encore au complet abandon de nous-mêmes et de nos intérêts, entre les mains du meilleur des maîtres ; et qui détruit tous les obstacles qui nous empêchent de puiser librement dans la plénitude de ses grâces.

O rachetés du Seigneur ! vous qui, tels que notre Colombe, avez déjà trouvé, par la grâce du Seigneur, la ville de sûreté, et qui avez mis vos âmes à l'abri, dans les *retraites du rocher* que Dieu a posé dès le commencement du monde ; mais qui n'êtes pas encore parvenus à cette douce et filiale communion, à ces relations libres et confiantes avec votre Garant et votre Rédempteur ; vous qui l'embrassez, il est vrai, comme votre libérateur, mais non encore comme votre ami, comme votre frère, comme le tendre conducteur de vos pas dans la vie, comme celui qui veut habiter avec vous sous le même toit, qui veut vous porter sur son sein, et qui *vit* uniquement pour les siens, ainsi qu'il est *mort* pour eux ; puissiez-vous bientôt posséder la douce assurance de la part du Seigneur des Seigneurs, que ce n'est pas seulement vous qui avez placé votre joie en lui, mais que lui aussi a mis en vous son bon plaisir ; que votre *figure lui est agréable*, que votre *voix lui est douce*, beaucoup plus douce même que la sienne ne l'est à vos oreilles. Pour vous aussi finirait alors le temps où l'on ne se considère que comme un tison à peine arraché du feu, et où l'on ne fait qu'attacher ses regards inquiets et son âme angoissée *aux plaies de Christ*, et vous aussi vous arriveriez à cet heureux état où l'on se repose comme saint Jean, *sur son sein*, avec confiance et simplicité, et où l'on fait l'expérience de ce que disait David : « O Dieu, que ta bonté est précieuse ! Aussi les » fils des hommes se retirent sous l'ombre de tes ailes. » Amen !



SERMON III.



CANTIQUE DES CANTIQUES I, 3. 6.

O filles de Jérusalem ! je suis noire , mais de bonne grâce , comme les tentes de Kédar , et comme les tapis de Salomon.

Ne considérez pas que je suis noire , parce que le soleil a donné sur moi ; les enfans de ma mère se sont irrités contre moi , ils m'ont mise à garder les vignes. Mais je n'ai point gardé la vigne qui était à moi.



Les paroles que vous venez d'entendre , sont celles de la Sulamithe , de l'âme reçue en grâce , qui rend un témoignage remarquable d'elle-même. Elle y dépeint ce qu'elle est à l'intérieur et à l'extérieur ; elle nous fait voir ses traits véritables dans un emblème frappant de vérité , et nous raconte en même temps quelques traits de l'histoire de sa vie intérieure. Nous allons prêter l'oreille à ses paroles , et essayer d'en sonder les profondeurs. Considérons donc :

1° Ce que la Sulamithe entend quand elle dit : « *Je suis noire , le soleil a donné sur moi.* »

2° Nous considérerons sa bonne grâce et sa beauté :
*« Je suis de bonne grâce, comme les tentes de Kedar et
 comme les tapis de Salomon. »*

3° Et enfin, les expériences qu'elle raconte : *« Les
 enfans de ma mère se sont irrités contre moi. Ils m'ont
 mise à garder les vignes; mais je n'ai point gardé la
 vigne qui était à moi. »*

I.

Je suis noire. Singulier aveu ! L'Epouse du Très-Haut, noire ! Voyez comme dans le règne de Jésus tout est en opposition avec la raison de l'homme et les idées de la nature. Ainsi l'on pose comme principe naturel, qu'il faut commencer par devenir saint et qu'ensuite on est reçu en grâce. Mais la règle du règne de Christ renverse ce principe, et dit : On commence par être reçu en grâce, et ensuite, on marche dans la voie de la sanctification. La raison pense qu'on arrive à la paix par la vertu; mais la règle tracée d'en haut, fait précéder la paix avec Dieu : c'est la vertu qui est le fruit de la paix, non la paix le fruit de la vertu. La sagesse humaine prétend que l'homme gagne son droit de cité dans le royaume des cieux, par l'honnêteté, l'intégrité; mais la sagesse de Dieu a destiné le royaume aux pécheurs, et elle ne regarde comme vertus morales que celles qui s'acquièrent, non point en dehors, mais en dedans de ce royaume. La raison se figure constamment qu'un enfant de Dieu doit être une créature exempte de toutes taches; mais, ô con-

traste frappant ! nous avons devant nous un enfant de Dieu, une âme entièrement dévouée au Seigneur, et qui, sans détour, tranche la question d'un seul mot : *Je suis noire, ô filles de Jérusalem, noire au dedans et au dehors.*

D'où vient, incomparable Epouse, que tu sois ainsi noire ? — *Le soleil a donné sur moi. Le soleil ?* Que veux-tu dire ? Ce ne peut pas être le Soleil de justice, car il porte dans ses rayons un brillant salut, et il est la source d'où jaillit toute lumière ? — C'est cependant ce soleil-là ; c'est près de lui et à l'ardeur de ses feux que la Sulamithe est devenue ainsi *noire*. En effet, d'où vient-elle cette mystique Colombe ? Du milieu du monde, où son plumage se serait peut-être couvert d'une noire poussière ? de la voie des pécheurs ? ou du feu brûlant de l'épreuve ? Nullement. Elle sort immédiatement des cabinets de son Roi ; là elle s'est égayée et réjouie en lui ; là elle s'est restaurée *du vin* de sa grâce. Et en quittant cet asile sacré, elle s'est trouvée *noire* : *noire* des rayons du soleil, à l'éclat desquels elle a été exposée ; car le soleil dont elle parle, c'est le Roi près duquel elle était, c'est Jésus-Christ. De nature, nous sommes tous noirs, noirs dans notre cœur, dans notre vie, dans tout notre être. Mais qui s'en doute ? Notre noirceur, notre état de péché nous est caché, jusqu'à ce que le Soleil d'éternité nous attire vers sa lumière, que notre ombre se dessine nettement à nos regards, et que, illuminés par l'Esprit d'en haut, notre vue spirituelle plonge dans les abîmes ténébreux de notre nature. Alors nous disons avec l'E-

pouse : « *O filles de Jérusalem, je suis noire, car le soleil a donné sur moi.* » Qu'arriva-t-il à Esaïe (chap. VI), lorsque, subitement transporté dans le voisinage de ce soleil, il vit le Seigneur assis sur son trône élevé? Il fut soudain couvert d'un hâle si noir, il eut un si vif sentiment de sa misère, de son déplorable état de péché, qu'il commença à trembler devant lui-même et devant Dieu, et qu'il s'écria avec détresse : « Malheur » à moi ! parce que je suis un homme souillé de lèvres ! » Qu'arriva-t-il à Simon Pierre, lorsqu'il s'aperçut que l'Orient d'en haut était avec lui dans sa nacelle? Frappé comme d'un coup de foudre, il se jette la face contre terre, et il s'écrie : « Seigneur ! retire-toi de moi, car » je suis un homme pécheur. » C'est-à-dire, en d'autres termes : « *Je suis noir, ô filles de Jérusalem, car » le soleil a donné sur moi.* » Et lorsque le Seigneur tourna son regard sur le publicain Zachée, quelle fut la première impression de ce regard? Zachée se sentit pécheur; il devint noir à ses yeux, noir comme un enfant du pays des Mores, et il se mit à se confesser : « Si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, dit-il, » je lui en rendrai quatre fois autant. » Il en est de même encore de nos jours : Quand le Seigneur s'approche de nous, le premier effet de sa présence est de dissiper à nos yeux, comme le brouillard du matin, toute notre prétendue splendeur, et de nous montrer nos ténèbres. *Le soleil a donné sur nous*, et nous a noircis. Quand le Seigneur ouvre le ciel et descend pour faire alliance avec un enfant d'Adam, et célébrer ses fiançailles, il commence par le noircir

comme la Sulamithe, par lui découvrir son déplorable état de misère. Et celui qui ne peut point parler par expérience de ce soleil qui noircit, ne s'est point encore trouvé en la présence du Seigneur; il est de ceux du dehors, et les préliminaires du traité d'alliance n'ont pas encore été entamés pour lui.

Je suis noire, dit l'Épouse. A quelle époque prononce-t-elle ces paroles? Est-ce au sortir de la fournaise de la première repentance? au moment où son âme vient de se réveiller de son sommeil de mort? Nullement. Elle parle ainsi pendant son union cachée avec le Seigneur, dans son état de grâce et au sortir des cabinets de son Roi; elle parle ainsi lorsqu'elle a déjà reçu son pardon, lorsqu'elle est déjà une bourgeoise du royaume. — Et elle est encore *noire*? — Oui, sans doute. — Plusieurs en seront étonnés, mais non celui qui a bâti sa maison sur le même rocher que l'Épouse, et qui est conduit dans les mêmes voies de salut : celui-là sait par expérience, que l'on ne saurait vivre sous la continuelle influence des rayons du soleil de la grâce, sans découvrir chaque jour à leur clarté, de nouvelles ombres en soi; il sait que dans la communion avec Christ on devient de jour en jour plus noir, et que, près de lui, on découvre constamment dans son âme, telle qu'elle est de nature, de nouveaux abîmes de péché qu'on ignorait auparavant. Ceux qui se glorifient si légèrement et dès leurs premiers pas, de leurs progrès dans la sanctification, nous font au moins soupçonner qu'ils ne cheminent point assez à la lumière de Jacob, et qu'ils n'ont pas de fré-

quentes relations avec le Seigneur lui-même. La nature des choses le prouve et l'expérience des élus le confirme : plus on est uni intimement avec le Seigneur, plus on se rapproche de lui, et plus aussi notre regard éclairé plonge dans la profondeur de notre propre corruption. Chaque nouvelle découverte que nous faisons dans la gloire d'Emmanuel, deviendra pour nous comme un flambeau qui jettera un plus grand jour sur les ruines de notre âme. Chaque nouveau regard porté sur la pureté de son essence, de sa volonté, nous donnera une connaissance plus claire de notre souillure. Chaque nouveau bienfait de sa grâce deviendra comme un charbon de feu sur notre tête, et ranimera, augmentera le sentiment de notre indignité; chaque nouvelle épreuve que nous ferons de son amour et de sa fidélité, nous fera sentir avec plus de force et de confusion notre peu d'amour, notre infidélité, les glaces de notre cœur. Ainsi nous apercevrons tous les jours en nous, devant sa face, de nouvelles rides, de nouvelles taches qui nous avaient échappé auparavant; tous les jours nous trouverons de nouveaux motifs de nous humilier à ses pieds, et en même temps de nous réjouir du fond du cœur, de ce que notre robe de noces a été tissée et achevée depuis long-temps, de ce que le sang de Christ et sa justice suffisent pleinement pour nous couvrir devant le tribunal de Dieu. Je te le garantis : si tu es en Christ, si tu marches en lui, si tu entretiens avec lui un commerce habituel, jusqu'à ta fin tu répéteras avec une pleine conviction l'aveu de la Sulamithe : *Je suis noire, ô filles de Jérusalem, car le soleil a donné sur moi.*

Je suis noire. La Sulamithe l'est à ses yeux, elle l'est aussi aux yeux du monde. *Ne considérez pas que je sois si noire.* — Le soleil a fait disparaître sa couleur naturelle, et l'a brûlée, noircie. Que conserve l'âme régénérée, de tout ce que le monde appelle beauté, de tout ce qu'il recherche avec avidité? Tout pour elle a passé comme l'herbe des champs, et s'est flétri sous les rayons ardents qui l'éclairent. On ne la voit plus dans les assemblées de ses anciens amis; elle a quitté le conseil des frivoles enfans du siècle, aux voix desquels la sienne se mêlait autrefois avec tant de plaisir; elle ne consume plus avec eux le temps précieux de la vie, dans les vanités et l'étourdissement; elle ne sait plus contribuer pour sa part à leurs plaisirs, à leurs entretiens habituels. Elle ne fait plus de cas de ce qui n'a que l'apparence, elle ne se laisse plus séduire par de brillantes chimères. Sa culture mondaine a perdu tout son prix, la société mondaine son attrait, les idées mondaines leur consistance et leur vérité. La doctrine de la corruption, de l'impuissance totale de l'homme, que la Sulamithe fait profession de croire, cette humilité habituelle que lui donne le sentiment de ses péchés, ce sérieux qui l'accompagne partout, les jugemens sévères que sa bouche prononce contre l'incrédulité et contre l'indifférence pour la vérité, ces chants d'actions de grâces, ces prières, ces lectures de la bonne parole qui remplissent ses heures et ses journées; oh! comme toutes ces choses sont en opposition avec le monde, il les repousse, il les a en aversion. Aussi les noms injurieux et les railleries pleu-

vent de toutes parts sur la pauvre Sulamithe. Elle est moquée, méprisée, décriée, et elle peut bien dire alors : *Je suis noire, ô filles de Jérusalem, noire aux yeux du monde*; mais elle ajoute : *C'est le soleil qui a donné sur moi*, et elle se réjouit et laisse le monde crier. Dût-elle même avoir à supporter de nombreuses croix, des persécutions et d'autres tribulations extérieures; dût-elle être hâlée dans le sens de Job, quand il dit : « Ma peau est devenue noire sur ma chair; » elle ne serait néanmoins point ébranlée, et aurait encore la douce assurance que ces rayons qui la brûlent, viennent aussi de son Epoux, du Soleil de justice.

Je suis noire. Nous savons ce que l'Epouse entend, en général, par cette expression. Mais peut-être aussi veut-elle désigner par ces mots un état d'âme particulier, dans lequel elle se trouvait alors. Il y a des jours et des heures où l'âme qui vît dans la communion de son Sauveur, cesse pour ainsi dire d'être une planète opaque et ténébreuse qui reçoit du dehors toute sa lumière, et où elle apparaît brillante, resplendissante comme le soleil à son lever. Alors, dans ses pieux transports, elle s'élance sur les aîles de la foi, semblable à un aiglon, et franchirait avec son Dieu les plus hautes murailles. On aimerait à voir l'antechrist lui-même et tous les démons réunis autour de soi, pour confesser hardiment à leur face, Christ et son sang précieux, et les fouler aux pieds en son nom; on voudrait monter sur le premier toit que l'on trouve, et crier au milieu des rues, que Christ est le Seigneur

à la gloire du Père ! O quelle douce force on trouve alors dans son cœur pour accomplir tous les commandemens de Dieu ! O de quel amour le cœur ne brûle-t-il pas ! Oh ! quelle ardeur dans sa dévotion ! On ne croit plus, on voit ; on ne parle plus, on prophétise, on chante des psaumes ; la bouche est comme une intarissable source, d'où il ne jaillit plus que le lait et le miel de la sagesse et de la consolation évangéliques. On est dans le même état où se trouvait David, lorsqu'il disait transporté : « Seigneur, tu as affermi ma montagne, je ne serai jamais ébranlé. » Et l'on s'écrie déjà : « Les éternelles collines sont maintenant devenues notre héritage. » Mais toute cette magnificence s'évanouit subitement. La fille de Sion est de nouveau précipitée du ciel sur la terre, et son état a disparu comme un songe. On se trouve tout à coup privé de toute grâce sensible, de toute heureuse émotion du cœur, de toute force pour agir. La prophétie cesse de retentir ; on n'a plus de joie au chant des hymnes, et la loi redevient un pénible fardeau. On est semblable à un arbre que l'automne a dépouillé de ses feuilles, et la gloire, au milieu de laquelle nous avions un moment apparu à nos frères qui s'en réjouissaient et nous admiraient, nous a été enlevée comme un voile, elle s'est éteinte jusqu'à sa dernière lueur. Alors nous disons dans un sens particulier : *Je suis noire*. Et les filles de Sion se sont bien aperçues que nous sommes devenus tout-à-coup noirs et sans éclat. Les âmes moins éclairées qui ne savent pas encore apprécier ces directions du Seigneur, sont près de croire que

par une triste chute nous sommes retombés dans notre état naturel, que nous avons tout à coup abandonné le Seigneur, renoncé à sa communion et à son amour. Mais la Sulamithe peut leur crier avec assurance : « *Ne considérez pas que je suis noire; c'est le soleil qui a donné sur moi.* Ne jugez pas de moi d'après le hâle de mon teint; et ne vous méprenez pas à cette sécheresse, à cet abattement que vous voyez tout à coup en moi, comme si c'était là une marque certaine que les liens qui m'unissent au Soleil de justice, sont rompus. Si je suis ainsi *noire* et desséchée, si tout l'éclat que j'avais naguères a disparu, ce n'est point que je me sois éloignée de mon Sauveur ou qu'il se soit éloigné de moi. C'est mon Epoux lui-même qui m'a retiré pour un temps cette plénitude de grâces sensibles, dont je jouissais avec profusion, afin que mon orgueil ne s'enflât pas et que je me tinsse dans l'humilité; afin que je n'oublie pas mon état de pauvre pécheresse, de mendiante, et que j'apprenne à marcher par la foi pure, privée de toute vue, de tout attrait sensible, uniquement appuyée sur la Parole. Ainsi, *ne considérez pas que je suis noire*; n'en soyez pas surpris, laissez vos craintes et vos doutes, et croyez-moi : *C'est le soleil qui a donné sur moi*, et notre alliance est inébranlable comme auparavant. »

Quelquefois aussi le Seigneur noircit ses enfans, lorsque, dans l'intérêt de leur salut, pour accroître leur humilité et leur faire plus vivement sentir combien son secours leur est nécessaire, il permet que la lèpre qui est cachée au dedans d'eux, paraisse à l'ex-

térieur. Tout ce qu'il y a de péché en eux leur est ainsi manifesté entièrement. Il y aurait bien des choses à dire sur cette direction du Seigneur; mais il y en a peut-être parmi vous qui ne pourraient pas encore les supporter et qui seraient entraînés dans de fâcheuses méprises. Aussi garderons-nous le silence sur ce point; et nous allons détourner nos regards des *traits noircis* de la Sulamithe, pour les porter sur sa *beauté*.

II.

Je suis noire, dit l'Epouse, *mais de bonne grâce*. Noire, et en même temps de bonne grâce? Quelle contradiction! Et cependant c'est avec toute vérité que la Sulamithe peut dire : « Plus je suis *noire* à mes propres yeux, plus je suis belle aux yeux du Seigneur. » Oui, son affection pour toi se règle sur la connaissance plus ou moins claire et le sentiment plus ou moins vif que tu as de toi-même et de tes péchés. T'accuses-tu devant lui sérieusement d'un acte de péché dont tu t'es rendu coupable, son cœur te reçoit avec une tendre bonté. Lui dis-tu avec soupirs : « Mes péchés sont plus nombreux que le sable de la mer, » tu lui es plus agréable encore. Vas-tu plus loin : prends-tu tout ce que tu as et tout ce que tu es de toi-même, et le jettes-tu bien loin de toi comme des choses souillées sur lesquelles repose une malédiction, il t'aime alors au-delà de toute expression. Il n'y a qu'une plainte qui l'afflige et qu'il rejette; c'est celle de Caïn : « Mes péchés sont trop grands pour me pouvoir être

pardonnés ; » car Satan a sa part dans une telle douleur ; il veut fermer au pécheur l'accès au sang de Christ et rabaisser ses mérites. Ah ! le Seigneur aime mieux pardonner mille péchés qu'un seul, guérir les grandes blessures que les petites, apaiser des douleurs déchirantes que de plus légères, parce que sa miséricorde en reçoit plus d'éclat, que son amour brille sur un chandelier plus élevé, et que le cœur guéri lui est uni par une reconnaissance plus vive, un amour plus intime. Qu'un homme aille à lui, dans le sentiment profond de sa misère, et lui confesse qu'il n'est rien et ne peut rien ; oh, qu'il est bien reçu de Jésus ! Le médecin céleste a la main libre ; il travaille seul, rien ne s'oppose à son œuvre merveilleuse et il pourra montrer tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut. Plus donc je suis *noire* à mes propres yeux, plus je suis aimable à ceux du Seigneur.

Je suis noire, mais de bonne grâce. Quelle beauté possède-t-elle donc ? Elle est belle *comme les tapis de Salomon*. Les *tapis* de Salomon peuvent avoir été magnifiques. Mais j'en connais un autre que rien ne surpasse en beauté et en éclat. Il n'est pas fait de main d'homme, et personne n'est capable de l'imiter. Il a été tissu au milieu des larmes et des douleurs par un autre Salomon, par le véritable Roi de paix. Il est sans tache et sans défaut aux yeux de Celui devant lequel les cieux mêmes ne sont pas purs, et qui découvre de la folie dans ses anges. Il possède une vertu si merveilleuse, qu'il voilerait aux regards de flamme du Très-Haut, la noirceur de Satan lui-même, s'il

était possible que Satan pût s'en envelopper. David, Magdelaine, le Brigand, tous les pécheurs, quels que soient leurs noms, ont reçu dans ce vêtement la bénédiction du Père, et ont été élevés ainsi par dessus les étoiles jusqu'aux marches du trône de la Majesté. Abraham ne plut aux yeux de Dieu, que parce que ce vêtement le couvrait. Quel est donc ce tapis merveilleux? C'est la robe du salut, c'est la justice de notre Caution, qui est imputée à la foi par pure grâce. Vous le savez, mes amis : si nous sommes en Christ, il n'y a plus de condamnation pour nous, ainsi que l'Esprit le témoigne. Dieu nous tient pour justes, comme si nous l'étions réellement; il le fait pour l'amour de Jésus, parce que Jésus a été juste pour nous, et notre sentence de mort a été effacée parce qu'elle a déjà été exécutée sur la personne de notre Caution. Ce vêtement de la justice de Christ qui nous est imputée est assez long et assez large pour couvrir et cacher entièrement tous nos péchés; il est assez épais, assez solidement tissu, pour dérober pleinement aux yeux de Dieu toutes nos souillures et toutes nos taches. Grâces en soient rendues au Seigneur! ce vêtement subsistera jusqu'au jour du jugement et ne nous quittera pas que nous ne soyons entrés dans la Jérusalem d'en haut. Revêts-t'en donc, et la bénédiction du Père ne te manquera pas, et il te sera dit aussi : Celui qui te maudira sera maudit, et celui qui te bénira sera béni! La Sulamithe est *belle et de bonne grâce, comme les tapis de Salomon*. Elle est vêtue des draperies d'or de son époux même, des

habits royaux de Salomon, de la propre justice de son Seigneur.

Mais, c'est aussi au dedans, comme s'exprime David, que la fille du Roi est pleine de gloire, malgré son teint qu'a noirci le soleil. Sa *bonne grâce* est non-seulement *comme les tapis de Salomon*, mais encore, ainsi qu'elle le dit elle-même dans notre texte, *comme les tentes de Kédar*. Les Kédaréniens étaient un peuple de bergers qui vivaient dans l'Arabie déserte, et qui, sans habitations fixes, se transportaient d'un lieu à un autre pour y paître leurs troupeaux. Ils vivaient sous des tentes qui étaient à la fois noircies par l'ardeur du soleil, et couvertes de peaux de chèvres noires. C'est à ces *tentes de Kédar* que se compare la Sulamithe; elle le fait, d'abord, en pensant à son teint hâlé; puis aussi, parce qu'elle habite aux rayons du Soleil de justice, et encore, parce qu'elle marche à la lumière de Jacob et sous les yeux du Seigneur. Mais la vérité qu'elle a surtout en vue en faisant cette comparaison, c'est Christ en nous; de même qu'en parlant des tapis de Salomon, elle pensait à Christ pour nous.

La Sulamithe est donc comme une *tente de Kédar*, de couleur noire, chétive, de peu d'apparence, brûlée par l'ardeur du soleil, sans éclat à ses yeux et à ceux du monde, entourée de toutes parts de misères. Et cependant, ô contraste étonnant! elle est aimable et belle, elle est haut élevée; car elle est l'habitation du grand Pasteur des brebis, qui entre et qui sort, qui a là son lieu de repos, qui en fait le théâtre de ses

prodiges, et qui y opère son œuvre merveilleuse. Voyez-vous au dedans d'elle cette nouvelle créature qui aspire aux choses d'en haut, et qui soupire et languit après le ciel, qui a déclaré la guerre au péché et qui le hait, le déteste sous toutes ses formes, qui pleure et mène deuil sur les infirmités de la chair et sa corruption, qui se sent mal à l'aise dans le monde, comme une étrangère, et qui ne peut plus y prendre plaisir; cette nouvelle créature, dis-je, qui aime, loue, chante et prie, et qui a été formée à la propre ressemblance de Jésus-Christ? C'est à lui donner naissance que le Seigneur travaille depuis qu'il est venu habiter dans la Sulamithe; et c'est à la faire croître, à l'élever, à la fortifier qu'il est occupé sans relâche par le Saint-Esprit, en même temps qu'il affaiblit de plus en plus et fait périr le vieil homme. C'est Christ qui châtie et console intérieurement la Sulamithe, qui l'encourage et la relève, qui lui départit de salutaires douleurs et lui donne une douce paix, selon qu'il lui est le plus avantageux. La Sulamithe ne peut-elle donc pas dire qu'elle est comme une *tente de bonne grâce*, une habitation du Seigneur, une demeure dans laquelle l'Époux entre et sort? Oui, sans doute, et son unique soin est de tenir toujours la porte ouverte, par la prière et la supplication. Nous pouvons donc dire avec vérité : «Voici un tabernacle de Dieu parmi les hommes! O Israël! quel est le peuple distingué comme toi, duquel s'approchent les dieux, comme le fait de toi le Seigneur notre Dieu et Sauveur.»

Je suis de bonne grâce, comme les tentes de Kédar. Cette bonne grâce consiste enfin en ce que l'Epouse ne marche plus, ne se dirige plus où elle veut; mais, semblable aux *tentes de Kédar* que les bergers transportaient d'un lieu à un autre, elle est aussi déplacée, pliée ou dressée par son roi Salomon, selon son bon plaisir et les inspirations de son amour. Elle n'est plus à elle-même, elle appartient de corps et d'âme, dans la vie et dans la mort, à son fidèle Seigneur et Sauveur. Elle sait qu'elle est dans sa main, et elle s'abandonne à sa direction, sans crainte, avec joie: qu'il la conduise dans les gras pâturages ou dans l'aride désert, elle suivra partout le bon berger. — De même que les Kédaréniens voyageaient avec leurs tentes et les dressaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, elle aussi n'oublie pas qu'elle est ici-bas dans le lieu de son pèlerinage, et qu'elle n'a point de demeure permanente dans ce monde; elle aspire après la cité éternelle, et salue, avec une joyeuse espérance, le temps où son roi détruira la *tente* périssable de son corps, pour la faire habiter dans une *tente* nouvelle, décorée de gloire et de magnificence.

Oui, *tu es noire*, Epouse du Seigneur, *mais nous ne voulons pas considérer que tu es noire. Voici, c'est le soleil qui a donné sur toi. Tu es belle et de bonne grâce, belle comme les tapis de Salomon et comme les tentes de Kédar.*

III.

Quel récit l'Epouse a-t-elle encore à nous faire? *Les enfans de ma mère*, poursuit-elle, *se sont irrités contre moi. Ils m'ont mise à garder les vignes ; mais je n'ai point gardé la vigne qui était à moi.* — Les *enfans de ma mère*? La Sulamithe entend par-là ses associés au Royaume, qui suivent la même route qu'elle et qui se réjouissent comme elle de leurs droits à l'héritage de Sion; mais qui n'ont encore marché que peu de temps à la lumière de Jacob, et qui n'ont pas encore fait assez de progrès dans la voie de la connaissance, pour comprendre que la vie nouvelle peut être aussi une vie cachée, une vie dépouillée de l'éclat de toute activité extérieure. Un enfant de Dieu dans l'état de désolation, était encore pour eux une énigme et un mystère inexplicable.

Or, il me semble que cet état de désolation et de sécheresse était précisément celui de la Sulamithe lorsque les enfans de sa mère se sont irrités contre elle. Elle leur avait apparu comme un fidèle témoin de la vérité, comme une prophétesse par sa brillante activité extérieure, comme un fanal pendant la nuit, comme une source inépuisable de paroles sages, sérieuses, ardentes, et d'onctueuses prières; ils l'avaient vue inondant tous les cœurs d'une eau vive, les remplissant des plus douces émotions, et les entraînant à sa suite, d'une montagne des parfums sur une autre. Elle ne vivait que pour les frères et leur société;

elle courait d'une réunion à une autre, pour ouvrir au milieu d'eux ses trésors; elle ne voulait plus entendre parler d'agir pour une autre cause que pour le règne de Dieu; du matin au soir, remplie d'un zèle infatigable, elle ne s'occupait qu'à convertir, édifier, fortifier, réveiller et consoler les frères; et, à tous égards, elle brillait en Israël comme une étoile de première grandeur;..... et voici, comme cette source abondante a été tout à coup tarie, et comme cette rose de Saron a soudain perdu son éclat et son parfum. Le feu de la Sulamithe s'est éteint; son zèle s'est glacé; son cœur s'est desséché; son ardeur pour évangéliser est comme morte, sa bouche s'est fermée, son courage s'est évanoui et elle se tient à l'écart, solitaire et silencieuse. Ses sœurs la regardent avec compassion, elles souffrent de ne plus retrouver en elle leur compagne. Elles s'en irritent même, parce qu'elles croient apercevoir dans le changement qui s'est opéré en elle, rien moins qu'une complète rechute dans l'ancien état de nature. Hélas, la pauvre Sulamithe se trouve être pour ses propres sœurs, non-seulement une énigme, mais un scandale. Et cependant, il s'en faut tellement qu'elle soit échappée de l'école de son Seigneur qu'elle a bien plutôt été promue par lui dans une classe supérieure où elle doit être exercée à croire sans voir ni sentir, et où elle apprendra la science d'Asaph, cette belle science qui consiste à ne prendre plaisir sur la terre qu'au Seigneur, et qui nous enseigne à conserver le calme et la paix au milieu des langueurs du corps et de l'âme, en nous faisant trouver notre portion et

notre consolation dans le Seigneur même et non point dans ce qui lui appartient ou vient de lui. Mais les sœurs de la Sulamithe ignoraient encore cette science. Leur lumière n'atteignait pas encore assez loin pour leur faire voir, dans le changement survenu chez la Sulamithe, dans son dénuement spirituel, les vues sages et miséricordieuses du Seigneur. Leur sœur, à leurs yeux, était coupable. *Les enfans de ma mère se sont irrités contre moi.*

Et que voulaient-ils d'elle, ces enfans peu sages ? Ils voulaient faire d'elle la gardienne de *leurs* vignes, c'est-à-dire, la conduire dans le domaine de l'activité extérieure, où ils étaient eux-mêmes et où ils se plaisaient ; ils prétendaient, dans leur zèle bien intentionné, mais aveugle, la ramener à la forme de la vie chrétienne qui était la leur, et la mettre au travail quand le Seigneur ne l'y appelait pas. Ils y réussirent pour un temps au moins : la Sulamithe céda, et le Seigneur le permit. *Ils m'ont mise à garder leurs vignes.*

Ce qui arriva à la Sulamithe, est arrivé aussi à un grand nombre d'enfans de Dieu. Voici, par exemple, un cas qui se répète fréquemment. Nous sommes chrétiens, nous avons dit adieu au monde et nous vivons pour le Seigneur. Nous avons reçu une grande abondance de lumières et de connaissances ; les frères nous trouvent fidèle, droit, capable, actif, et ils pensent pouvoir nous employer à diverses œuvres. On nous dit ici : « Viens, prêche-nous ; » et là : « Viens, dirige notre société. » Nous devons ainsi nous charger tantôt d'un travail, tantôt d'un autre ; les affaires suc-

cèdent aux affaires, on confie à notre direction toute espèce d'entreprises qui réclament tous nos soins et prennent tout notre temps. Comment résister aux sollicitations des frères? ne s'agit-il pas de la poursuite et de l'avancement des choses divines? Nous cétons, nous acceptons tout ce qu'on nous propose; mais nous le faisons, poussés souvent bien moins par l'Esprit de Christ, que par la chair et le sang qui ont tant de plaisir à être en évidence et en honneur. Nous nous occupons donc sans relâche, du matin au soir, de saints travaux extérieurs. Nous sommes si actifs, nous savons si bien tout faire, tout arranger; nous recevons de toutes parts tant de louanges et d'encouragemens, que c'est un plaisir qu'une telle vie. Nous suffisons à peine à tout ce que nous devons faire pour le règne du Seigneur. Nous prêchons, nous exhortons, nous expliquons la parole de Dieu aux frères, nous prions avec eux, nous leur racontons toutes les nouvelles du règne de Dieu, nous présidons leurs assemblées. Sans doute, tout cela est beau, louable en soi; qui pourrait le nier? Mais voici, sans que nous nous en doutions, nous avons détourné nos yeux de notre propre cœur, et perdu de vue ses besoins particuliers; l'union cachée et salutaire avec le Seigneur est interrompue, le désir même de cette communion est mort insensiblement, comme si le cœur eût trouvé dans l'activité extérieure sa pleine satisfaction; et lorsque, par la miséricorde de Dieu, nous recouvrons la vue spirituelle, nous ne pouvons que dire en soupirant avec la Sulamithe : *Ils m'ont mise à garder les vignes, mais je n'ai point gardé la vigne qui était à moi.*

Est-ce de cette manière, cependant, que la Sulamithe a *oublié de garder sa vigne*? Je ne le crois pas; elle se trouvait dans un autre cas, et, si je ne me trompe, le voici: On est privé de toutes grâces sensibles, on a été retiré de cet heureux état où l'on sent, où l'on goûte, où l'on voit, et chassé dans le pays qui est aride et sans eaux; le soleil nous a brûlés et *noircis*. Nous savons déjà, pour l'avoir dit, ce que se propose notre Dieu, en faisant passer les fidèles par de telles dispensations. Nos compagnons de voyage ne tardent pas à s'apercevoir du changement qui s'est opéré en nous. Ils sont chagrins de voir s'évanouir ainsi notre éclat et disparaître notre beauté. Ils s'irritent contre nous, et nous témoignent la crainte qu'ils ont d'une rechute de notre part. Nous en sommes blessés profondément; nous ne pouvons supporter un tel soupçon, et qu'arrive-t-il? Nous mettons la main à l'œuvre pour tâcher de revenir par nous-mêmes à notre précédent état. Nous reprenons nos anciennes occupations, et cependant le Seigneur ne nous appelle pas; nous voulons prophétiser de nouveau, et l'Esprit ne nous pousse plus; nous voulons avoir de l'onction, et il n'y a point d'huile; nous voulons continuer à réchauffer les autres, et notre feu est éteint. Au lieu de nous tenir en silence devant le Seigneur, et d'attendre, avec prière et soumission, une nouvelle pentecôte où le vent d'en haut soufflera de nouveau sur nous, nous voulons faire voile contre le vent et ramer avec nos propres forces; nous cherchons à suppléer par nous-mêmes à l'Esprit divin qui ne nous inspire plus; nous

essayons de porter sur nos épaules le fardeau d'un travail que le Seigneur s'est réservé; et au lieu de puiser l'eau vive au Rocher qui nous suit, nous nous efforçons de la faire jaillir du sol sablonneux et aride de notre propre nature. Nous nous sommes détournés du Seigneur, et nous nous sommes égarés et perdus dans le déplorable et orgueilleux usage de notre propre volonté et de nos propres forces. Quand enfin le Seigneur nous ouvre de nouveau les yeux, alors, comme la Sulamithe, nous sommes forcés de dire en soupirant : *Ils m'ont mise à garder les vignes, et je n'ai pas gardé celle qui était à moi.* Au lieu de rester avec mon âme dans la vigne, dans le Paradis de la communion de mon Seigneur, où il y a plénitude de biens et de forces; au lieu de demeurer près de la source des eaux vives, et de m'abandonner comme un enfant à la conduite de Jésus, je me suis, dans mon orgueil, détourné de Dieu et me suis égaré dans le désert de ma propre activité.

Mes frères, lorsqu'après la captivité de Babylone on relevait la ville de Jérusalem, Néhémie donna l'ordre suivant : « Que les portes de Jérusalem ne s'ouvrent point jusqu'à la chaleur du soleil ! » Cet ordre pris dans un sens spirituel, subsiste encore aujourd'hui : les portes de Jérusalem ne doivent s'ouvrir que pour ceux qui ont été déjà exposés à la chaleur du soleil d'éternité, et qui ont été *noircis* à leurs propres yeux, par ses rayons brûlans. — O puissent ceux d'entre vous qui s'imaginent avoir encore quelque chose de beau en eux, ne pas tarder à dire avec la Sulami-

the, dans la profonde conviction de leur misère : *Je suis noire, filles de Jérusalem !* Mais qu'ils se gardent de vouloir se blanchir eux-mêmes ! « Un Maure changerait-il sa peau et un léopard ses taches ? » Puissent-ils au contraire éprouver la vertu sanctifiante du Roi puissant, qui revêt tous ses enfans d'une robe éclatante de fin lin. Que l'éternel Prince de paix, le Salomon spirituel, soit avec nous tous ! qu'il nous couvre de son *vêtement d'or*, et nous orne de beauté *comme les tentes de Kédar !* Amen !



SERMON IV.

CANTIQUE DES CANTIQUES VIII, 6. 7.

Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras; car l'amour est fort comme la mort, et la jalousie est dure comme l'enfer; leurs embrasemens sont des embrasemens de feu et une flamme très véhémence. — Beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre cet amour-là; les fleuves même ne le pourraient pas noyer.

Les paroles que nous allons méditer sont prononcées, non par le Christ, l'Epoux céleste, mais par l'Epouse, l'âme fidèle et réveillée. Elle conjure son céleste Ami de continuer, dans son amour, à la garder, et elle raconte en même temps, en peu de mots, mais avec énergie, *comment* aime le Seigneur Jésus.

Ainsi, d'après l'indication de notre texte, l'amour de Jésus pour les pécheurs, sera le sujet de notre méditation. Nous apprendrons à le connaître :

1° *Comme un amour immense et gratuit.*

2° *Comme un amour fort.*

3° *Comme un amour jaloux.*

4° *Comme un amour fidèle.*

I.

Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras. Ainsi s'exprime la Sulamithe. Ce sont de grandes choses qu'elle demande dans ces paroles ! Et cependant que désire-t-elle d'autre, que désire-t-elle de plus que ce que le Sauveur fait pour des milliers de pécheurs, avant même qu'ils le demandent ? Elle le prie de la *placer comme un cachet sur son cœur, comme un cachet sur son bras.* — Le cœur du Sauveur : voilà la source première de tout amour. Une seule goutte de cet amour tombe-t-elle dans le cœur d'un homme, comme ce cœur commence alors à aimer ! et ce n'est pourtant qu'une goutte d'un immense océan. Vous admirez Abraham, le père des croyans, en voyant son amour pour Dieu surmonter sa tendresse paternelle, et armer son bras pour immoler au Seigneur son Isaac, son unique. Vous admirez le roi David qui, sur le champ de bataille, s'élevant au-dessus de tous les sentimens de la nature, et les combattant avec une force divine, baigne de ses larmes brûlantes le cadavre de Saül, son ennemi mortel, et éclate en lugubres gémissemens en voyant l'Oint du Seigneur renversé et son bouclier brisé. Ici, Moïse, dans le désert, élève ses mains suppliantes vers le ciel et s'écrie : « Oui, Seigneur, il est vrai, ce peuple a commis un » grand péché ; mais pardonne-leur ce péché ! ou bien » efface-moi aussi de ton livre que tu as écrit. » Quel amour ! Là, Etienne terrassé, écrasé sous les pierres

qu'on lui jette, fait entendre avec son dernier souffle de vie cette prière pour ses ennemis : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché ! » Paul sacrifie avec joie toutes les jouissances de la vie, tous les plaisirs que le monde peut procurer à l'homme, et les échange contre un ministère périlleux, qu'il poursuit à travers l'ignominie et la persécution, sous les coups de fouet et les pierres, dans les prisons et les chaînes, afin de porter à ses pauvres frères gisant dans l'ombre de la mort, le baume de Galaad ; dût-il perdre sa vie, elle ne lui est point précieuse ! Certes, l'amour de ces fidèles étonne, enlève... Qui pourrait en dire la pureté et la fidélité, en mesurer la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur ? Et cependant cet amour n'est qu'une faible goutte échappée de cet océan d'amour que renferme le cœur de Jésus.

Qui peut dépeindre *combien Jésus aime* ? Nous n'avons point de mesure pour sonder son amour, point de paroles pour l'exprimer. Nous n'avons rien de semblable auquel le comparer, et la pensée la plus hardie ne saurait l'atteindre. C'est un abîme, au bord duquel les intelligences célestes s'arrêtent en adorant, sans pouvoir en mesurer les profondeurs ; ce sont de hautes montagnes dont les cîmes sont au-dessus du vol des séraphins. Du même amour dont le Père a aimé de toute éternité le Fils de sa dilection, ainsi, au même degré, dans la même mesure, Jésus aime à son tour ceux qu'il aime. Non, aucune intelligence ne peut comprendre, aucune imagination ne peut pressentir l'amour de Christ ; il surpasse toute connaissance et

tout langage. — Tel qu'est son *cœur*, tel *est son bras* : sa puissance est comme son amour ; elle est sans bornes, inénarrable, incompréhensible. Lorsque, d'un coup de verge, il amoncela les flots de la mer Rouge comme un mur de cristal, et qu'il changea les rochers en fontaines jaillissantes ; lorsque, par le son des trompettes, il renversa les remparts invincibles de Jéricho ; lorsqu'il arrêta le soleil dans les cieux ; lorsque, d'un mot seulement, il faisait redescendre la vie dans la corruption et sortir les morts du tombeau ; ce n'était là qu'un faible échantillon de sa puissance et comme un jeu de son bras victorieux. Son bras n'a-t-il pas fait jaillir du néant l'univers entier ? n'a-t-il pas commandé à ce qui n'était pas, d'exister ; et la chose a comparu ? Son bras n'a-t-il pas créé Orion dans les cieux et orné le front de l'Ourse ? Et cependant, ce que nous voyons de sa puissance, n'en est encore qu'une ombre ; il peut créer et faire tout ce qu'il veut, dit l'Écriture ; toute puissance lui est donnée au ciel et sur la terre. — O ! qui peut sonder la puissance et la force de son bras ? Son *bras* est comme son *cœur*. Son pouvoir est comme son amour. Nous n'en avons entendu qu'un faible son, car qui saisira le bruit retentissant de sa puissance ?

Quel est le tendre objet de son amour ? quel est celui pour qui se déploie sa puissance ? Un proverbe populaire dit : « Qui se ressemble s'assemble ; » mais le Seigneur Jésus aime d'après une règle bien différente. Ce ne sont pas seulement les anges, les chérubins qui sont les objets de son amour : « Il n'a pas pris la na-

ture des anges, » dit Paul. Ce ne sont pas les justes, les vertueux, les sages, les nobles, les grands et les puissans selon le monde qu'il choisit parmi les enfans des hommes, pour faire d'eux ses amis. Non, son amour cherche les pécheurs, et ses bras sont ouverts aux misérables. C'est nous, nous enfans de la mort, pour qui, de toute ancienneté, les entrailles de sa miséricorde se sont émues, et pour qui son cœur brûle des flammes d'une inépuisable tendresse. Quel amour que celui qui arracha le Roi de gloire de son trône éclatant et le poussa à s'anéantir lui-même ! Quel amour que celui qui le fit se revêtir de notre chair de péché, et qui l'attira des cieux dans les ténèbres de notre vallée de larmes ! Quel amour que celui qui le fit descendre dans notre misère et prendre sur lui le fardeau entier de nos péchés et notre malédiction ! Quel amour que celui qui l'engagea à devenir l'opprobre du peuple le plus méprisé d'entre les fils des hommes, à s'abaisser jusqu'à la mort et à verser son sang sur le bois maudit ! Quel amour ! Et remarquez-le bien ; cet amour avait pour objet les pécheurs ; oui, uniquement les pécheurs ; c'est non point pour les anges, mais pour moi, mais pour toi, cher frère, qu'il s'est soumis à de telles souffrances. Le pauvre pécheur est l'objet de son amour ; la terre maudite est le théâtre où se révèle son amour, et le cœur sans vie est l'atelier de son amour. Partout où Jésus se manifeste sur la terre, il se fait connaître comme un être qui aime les pécheurs, qui secourt les misérables, qui sauve ceux qui étaient perdus. Tel est le cœur de notre Jé-

sus ; et la puissance de son bras , est au service de son cœur plein d'amour. Ne dirait-on pas même à voir toutes ses œuvres , qu'il ne possède sa puissance que pour l'employer à la délivrance et au salut des pécheurs ? C'est pour eux qu'il a vaincu l'enfer et foulé satan sous ses pieds. Pour eux il a dompté la mort et rompu les liens du sépulcre ; et tout ce qu'il a fait , tout ce qu'il fait chaque jour encore , a pour but le salut du pécheur. Que pourrions-nous désirer de plus ? Son *cœur* est à nous ; son *bras* est à nous. Il ne vit pas pour lui seul , il vit pour les pécheurs ; réjouissons-nous !!

Ne fléchiras-tu pas le genou dans la poussière , en considérant dans quel état est le pécheur quand le Seigneur le reçoit dans son amour ? à quelle condition et dans quelle époque il le fait ? Tu crois peut-être que c'est lorsque le pécheur commence à se convertir , que Jésus commence aussi à l'aimer ? Non , tu te trompes. Il l'aimait auparavant. Mais peut-être Jésus commence-t-il à l'aimer , quand le pécheur commence lui-même à chercher sincèrement le chemin qui conduit à la vie ? Non ; avant même que ce désir et cette recherche fût dans le pécheur , celui qui produit en nous le vouloir et l'exécution l'aimait déjà. Ecoute : le Seigneur Jésus pose le pécheur *comme un cachet sur son cœur , comme un cachet sur son bras* , et c'est ici une merveille ineffable ! Qu'est-ce qu'un cachet ? c'est une empreinte fidèle de la figure que l'on a gravée sur le sceau ou sur l'anneau. Ainsi quand nous disons que le Seigneur Jésus *pose le pécheur comme un cachet sur*

son cœur, cela signifie, qu'il prend l'empreinte entière et fidèle du pécheur, sa véritable figure; qu'il reçoit en son cœur, dans son amour miséricordieux, le pécheur tel qu'il est de nature, quand il n'est encore qu'une créature déchue et ruinée. Et lorsqu'il est dit ensuite : *qu'il le pose comme un cachet sur son bras*, cela veut dire : Qu'avant qu'il n'y eût rien de bon dans le pécheur, déjà le bras du Seigneur et sa puissance étaient destinés et consacrés à le secourir, à le délivrer, à le sauver; que déjà la force de Jésus était au service de son amour pour la conversion de ce pécheur. Oh, crois-le seulement ! avant qu'il existât une étincelle de nouvelle vie en toi, avant que le plus léger changement eût eu lieu au dedans de toi, déjà l'amour de Jésus pour les pécheurs t'avait adopté; car comment aurais-tu pu être changé, converti, amené à la foi, si le chef et le consommateur de la foi n'était pas déjà venu à ton aide dans son amour ? Tu es certainement bien convaincu que ce n'est pas toi qui t'es converti toi-même. Tout homme né de nouveau, confesse en toute humilité que ce n'est pas lui qui a choisi le Seigneur, mais que c'est le Seigneur qui l'a choisi. Lorsque tu marchais encore dans ton état de nature et de péché, tel que ta mère t'avait mis au monde, et que tu n'avais nullement encore la pensée de tourner ton cœur vers Dieu; alors déjà, dans son amour pour les pécheurs, Jésus fixait sur toi ses regards. Tu étais posé *comme un cachet sur son cœur*; ton empreinte fidèle, ton image exacte, ta véritable forme de pécheur, était déjà devenue l'objet de son amour

miséricordieux ; et lorsque tu fus amené au Seigneur, son bras ne faisait qu'exécuter le dessein que son amour pour toi avait depuis long-temps arrêté. A tout homme né de nouveau, s'adressent ces paroles du Seigneur : « Je t'ai toujours aimé, et non pas seulement depuis l'instant de ta conversion ; je t'ai toujours aimé et je t'ai attiré à moi par pure grâce. Déjà je t'aimais dans ta figure de pécheur ; comme pécheur déjà tu étais empreint sur mon cœur. *Je te posais comme un cachet sur mon cœur, comme un cachet sur mon bras ;* avant que tu criasses, je t'entendais et je te répondais. » — Voilà, voilà le grand amour, l'amour gratuit de notre Rédempteur.

II.

Si cet amour est grand et gratuit, il est également fort et puissant. Et comment est-il fort ? *Fort*, dit la Sulamithe, *comme la mort*. Quelle expression frappante et vraie ! Fort comme la mort ! nous en avons fait l'expérience. Personne ne résiste à la mort ; elle promène, avec une force irrésistible, son sceptre sur toute chair ; elle terrasse les plus vigoureux, et les plus puissans deviennent sa proie. Et de même, qui pourrait résister à l'amour de Christ quand il s'avance pour saisir les pécheurs et les envelopper dans ses heureux filets ? Alors un Saul essaie en vain de regimber contre les aiguillons ; en vain une Samaritaine veut résister et s'échapper. Un Nathanaël qui vient de dire : « Que peut-il sortir de bon de Nazareth ! » doit

bientôt confesser, tout ému : « Maître, tu es le Fils de » Dieu ; tu es le roi d'Israël ! » Un dur geôlier doit, le cœur brisé, se jeter la face contre terre, et dire avec détresse : « Que faut-il faire pour être sauvé ? » Un centenier païen se frappe la poitrine et s'écrie : « Ce- » lui-ci était vraiment le Fils de Dieu. » Oui, l'amour avec lequel il cherche les pécheurs, est fort comme la mort ; qui peut y résister ! Il poursuit pas à pas le pécheur qu'il veut atteindre ; il le suit dans le silence du cabinet et dans le bruit du monde, il pénètre à sa suite au milieu du tumulte des distractions et sur les bancs où s'asseient les moqueurs ; il ne lui laisse aucun repos jusqu'à ce qu'il ait brisé son cœur de pierre et qu'il l'ait retiré de ses voies de perdition. Combien long-temps, mes frères, n'avons-nous pas fermé nos oreilles à ses invitations et repoussé ses pressantes attaques ? combien long-temps n'avons-nous pas cherché à nous soustraire à ses filets, à éviter ses liens d'amour ? Combien long-temps n'avons-nous pas comme lutté contre lui, dans la crainte que nous avions qu'il ne fût notre vainqueur ? Mais son amour n'a-t-il pas été le plus fort ? N'est-il pas resté le dernier sur le champ de bataille, et ne sommes-nous pas devenus le butin de son bras victorieux ? Grâces soient à Dieu, de ce qu'il a brisé notre cœur endurci et orgueilleux ; et que, sans avoir égard à notre résistance opiniâtre, il nous ait enlacés dans les nœuds de l'alliance ! Oui, loué soit Dieu à jamais de ce que nous aussi, nous avons fait la douce expérience que *son amour est fort comme la mort !* Qui lui résistera ?

L'amour est fort comme la mort. La mort ne sépare-t-elle pas l'homme de ce monde? Ne l'enlève-t-elle pas du milieu des choses terrestres et périssables? Et c'est aussi ce qu'opère l'amour de Christ pour les pécheurs. Dès que ses rayons viennent à tomber sur notre âme; dès que nous sommes rendus participans de cet amour et que nous sommes certains de le posséder; dès que nous pouvons dire avec Paul : « J'ai obtenu miséricorde, » nous disons adieu au monde; ses plaisirs nous deviennent insipides, amers; ses joies sont pour nous comme des eaux corrompues, car nous buvons alors à une autre source; et dans la maison où nous habitions naguères, nous devenons comme des étrangers, logés à l'étroit. O! quel étonnant changement éprouve le cœur d'un homme, aussitôt que le Seigneur l'appelle par son nom, et qu'au dedans de lui a retenti cette voix : « Tu es à moi! » Magdelaine sort en toute hâte de ses vanités et devient la servante du Seigneur. Paul estime tout ce qui lui était autrefois un gain, comme une perte, comme de la boue, en comparaison de Christ. On abandonne sans hésiter, honneurs, plaisirs, réputation, faveurs, tout ce que le monde peut offrir, et l'on se met à suivre le Seigneur. — Oui, l'amour de Christ est *fort comme la mort*; partout où il est connu, senti, goûté, il arrache l'homme, de cœur et d'esprit, au monde et à ses folies; Abraham ne peut plus demeurer à Ur; Lot à Sodome; et Moïse à la cour du roi d'Egypte. On sort du monde avec un saint empressement; on lève l'ancre et l'on s'éloigne rapidement du rivage.

L'amour de Jésus est fort comme la mort. Il possède, ainsi que la mort, une irrésistible puissance de destruction, avec laquelle il attaque le vieil homme et le consume comme le feu du ciel. Chez tout pécheur, à qui Jésus fait connaître son amour et qu'il assure de sa grâce, en toute âme qui sent et goûte cet amour, est une mort intérieure dont rien n'arrête la marche, une destruction incessante : le vieil homme est en flamme, et le feu qui le consume ne s'éteindra que lorsqu'il l'aura réduit tout entier en cendres.— Oh ! pouvoir se dire : « Le Seigneur de gloire m'a aimé jusqu'à verser son sang sur la croix pour moi, et c'est moi, moi qui lui ai causé toutes ces souffrances ; » nous sentir réellement assurés qu'il nous a pris, nous aussi, dans ses bras, malgré tous nos péchés, et qu'il nous a serrés contre son cœur paternel ; — vous ne savez pas, chers amis, comme ces sentimens courbent dans la poussière, rendent petit, humble, et ferment la bouche de honte ! Vous ne savez pas quel dégoût ils donnent pour le péché et pour la vie de la chair ! Là, où est la conviction que miséricorde a été faite, l'orgueil, l'avarice, la volupté ne peuvent plus continuer à croître et à pousser de nouveaux rejetons ; cela n'est plus possible ; car l'amour de Christ, quand il a saisi une âme, quand elle l'a goûté, mesuré et pesé, est *fort comme la mort* ; il est la destruction, la perte, la mort du vieil homme.

III.

Mais il y a plus : *Fort comme la mort*, l'amour de Jésus pour les pécheurs est encore *ferme comme le sépulcre*. *Sa jalousie*, dit la Sulamithe, est *dure comme le sépulcre* ou *comme l'enfer*. Et nous, nous disons : Grâce à Dieu, qu'il en soit ainsi ! — La Sulamithe se sert d'expressions énergiques, mais vraies et excellentes. L'amour de Jésus pour le pécheur qu'il a choisi, est un amour ardent, puissant, *jalous* même, un amour qui saisit et serre son objet avec tant de force et de persévérance, qu'on doit aussi peu s'attendre à le voir jamais abandonner un élu, qu'à voir l'enfer laisser échapper un damné. — Sur la terre, satan est forcé de céder sa proie, dès que le lion de Juda se lève et le lui ordonne. Mais si l'enfer l'a une fois engloutie, c'en est fait, la porte se referme et nul ne peut l'ouvrir. Les soupirs, les gémissemens des damnés, leurs cris, leurs hurlemens, rien n'émeut l'enfer ; il les tient enfermés, avec une inexorable cruauté, dans ses sombres cachots, et la fumée de leurs tourmens monte aux siècles des siècles. Ce qu'est l'enfer pour ses victimes, Jésus l'est pour ceux qu'il aime. Il garde ce qu'il possède : « Mes brebis sont à moi, dit-il, et » nul ne les ravira de ma main. » Satan, l'accusateur des frères, pourrait se présenter et dire à Jésus : « Le pécheur que tu adoptes est à moi, il a entassé sur sa tête les péchés les plus grands. » Moïse pourrait s'avancer et dire : « Seigneur, brise le bâton sur celui qui

a foulé aux pieds ta loi.» Les anges de Dieu eux-mêmes pourraient tous ensemble s'écrier : « Jetez-le dehors ! le brigand ne saurait entrer dans le Paradis ! » Voici, une fois que Jésus a reçu en grâce un pécheur, *sa jalousie est ferme comme l'enfer* ; et quand ce serait satan, ou Moïse, ou les anges, il leur dirait : « Loin de moi, vous tous ; je fais grâce à qui je fais grâce ! Qui de vous s'y opposera ? » — *Sa jalousie est ferme comme l'enfer* : Il n'abandonne plus ce qu'il a une fois saisi et adopté. Il va reprendre l'enfant prodigue au milieu de ses gousses de pourceau, et sur les bancs des moqueurs et des méchants. Il poursuit son serviteur Salomon jusque dans les temples du démon et les assemblées des femmes païennes, jusqu'aux autels des faux dieux, et il ne se donne aucun repos qu'il n'ait ramené celui qui fut une fois son serviteur. A le voir agir ainsi, on dirait qu'il veut montrer sa puissance à satan, et lui dire : Je suis plus fort que toi. — Il ne lâche plus ce qu'il possède, et si satan vient assaillir l'Epouse, le combat s'engage et les armes se heurtent, jusqu'à ce que le dragon ait succombé. — Oui, *sa jalousie* pour les siens est *ferme* et inexorable *comme l'enfer*. « Je suis assuré, dit saint Paul, que ni » la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, » ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses » à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune » autre créature ne pourront me séparer de l'amour » que Dieu m'a témoigné en Jésus-Christ, notre Sei- » gneur. »

Encore une fois, *sa jalousie est dure comme l'enfer* : une sainte jalousie s'unit à son amour pour les pécheurs. Quelle est l'âme qui ait été introduite dans le sanctuaire de son intime communion, et qui ne connaisse par expérience, combien son amour est *jaloux* ? Il veut posséder les siens entièrement, sans partage ; et il ne saurait souffrir qu'ils appartiennent à la fois à lui et à un rival, qu'ils lui rendent leurs hommages et qu'ils les portent en même temps à Bélial et au monde. Aussi il ne cesse de travailler de diverses manières l'âme ainsi partagée, jusqu'à ce que son Epouse s'écrie du fond de son cœur : « Plus au monde, toute à Christ ! » Chers frères, qu'arrive-t-il d'ordinaire, lorsque nous venons à reporter nos pas dans le monde après avoir connu Jésus ; lorsque nous l'oublions, séduits par les attraites du présent siècle ; lorsque nous le renions de paroles et d'effets, et que nous essayons de le mettre en accord avec Bélial ? Qu'arrive-t-il, quand, par notre conduite ou par notre langage, nous répétons avec Simon Pierre : « Je ne connais pas cet homme, » et que, détournant de lui nos regards, nous revêtons de nouveau l'esprit et suivons les allures du mondain ? Qu'arrive-t-il, lorsque enfin nous revenons à nous-mêmes, et que cesse notre fatal étourdissement ? — Vous le savez ! — Un jour de trouble et d'angoisse, un jour d'orage et de tempête, de ténèbres et d'obscurité, se lève sur notre âme ; toutes nos joies se sont évanouies ; il n'y a plus de paix ; un sentiment amer semble nous dire que nous sommes déchus de la grâce, et nous commençons à nous demander avec

anxiété : Comment apaiserai-je de nouveau le Seigneur ? Jésus nous semble s'être détourné de nous dans son courroux , et notre âme est comme en enfer. Tant est grande la *jalousie* du Seigneur, et la juste colère qu'excite en lui notre infidélité. Mais , Dieu soit loué ! c'est la colère de l'amour. Sa tendresse s'irrite de ce que nous nous soyons éloignés de lui pour un temps, de ce qu'il a été privé pour un temps de la joie de nous posséder seuls et sans partage ; il s'en afflige, il en est blessé ; car il nous aime, et c'est à cause de son grand amour que sa jalousie s'est enflammée et qu'il nous a précipités dans l'enfer ! — Dans l'enfer ? — Oui, le Seigneur conduit quelquefois les siens dans l'enfer ; mais il les en ramène aussi.

IV.

L'amour de Jésus est fort comme la mort, sa jalousie est ferme comme l'enfer. *Et leurs embrasemens, continue la Sulamithe, sont des embrasemens de feu, et une flamme très véhémence (une flamme du Seigneur) ; beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre cet amour-là, les fleuves même ne le pourraient pas noyer.*

Dans ces dernières paroles, l'Epouse dépeint la fidélité de Jésus, par opposition à notre infidélité. Notre amour fraternel, mes amis, a bien peu de consistance, et quelque intime, quelque pur que nous le supposions, hélas ! il est, et ne sera toujours, en comparaison de l'amour de Christ, qu'un lumignon fumant, qu'il suffirait de bien peu d'eaux pour éteindre.

Un peu de froideur, moins d'affection qu'on n'espérerait en trouver pour soi chez les frères, une légère offense de la part de ceux que nous aimons : en voilà assez pour étouffer notre amour, ou du moins le lumignon est bien près de s'éteindre. Tels sont les torrens d'eaux auxquels il ne peut résister ! Et que dirai-je de notre amour pour le Seigneur ? Si le Seigneur n'avait pas soin d'y verser sans cesse de l'huile par de nouveaux rafraîchissemens, par des témoignages sensibles et puissans de sa grâce, bientôt ce ne serait plus aussi qu'un lumignon qui va s'éteindre. Que les torrens des séductions du monde ou les grandes eaux des tentations et des épreuves passent par dessus nous avec une certaine violence ; que le Seigneur nous conduise, pour peu de temps seulement, dans des lieux obscurs, et nous ôte le doux sentiment de sa communion : nous voilà à peu près sans plus d'amour pour Jésus ; notre cœur commence à se refroidir à son égard, et l'hymne cesse de se faire entendre. Oh que notre amour est chancelant ! il peut se lasser et s'éteindre ; nous sommes infidèles et inconstans. Mais Jésus est fidèle ! et son amour pour les siens est comme un roc inébranlable. *Ses embrasemens sont des embrasemens de feu et une flamme très véhémence* ; et aucune eau n'est assez forte, aucun torrent assez impétueux pour éteindre, ni même pour amortir, dans le cœur de Jésus, le feu de son amour pour les pécheurs. — Quoi ! pas même le déluge des péchés de ses serviteurs ? — Non, pas même ! Quels torrens de péchés et de transgressions ne sortirent pas de David et recouvrirent de

leurs flots l'amour de sa Caution? Mais le feu de cet amour continua à brûler sous les eaux et les surmonta. David devint meurtrier et adultère, mais le Seigneur ne l'abandonna point et lui tendit avec amour ses bras sur lesquels il *l'avait posé comme un cachet*; il l'aida, dans sa grâce, à sortir du borbier et du puits bruyant; il replaça ses pieds sur le rocher; et David fut encore l'homme selon le cœur de Dieu. — Quel torrent d'eaux ne versa pas sur l'amour de Jésus le reniement de Simon Pierre! Un autre aurait dit : « Notre amitié est rompue, je n'ai plus rien de commun avec toi. » Mais l'amour de Jésus n'est pas un lumignon fumant que le premier souffle éteint. C'est un embrasement de feu, une flamme très véhémente qui traverse victorieusement les torrens de toutes les infidélités de ses pauvres serviteurs, de leurs oublis et leur froideur, de leurs milliers d'offenses. Nous cherchons maintenant encore à sonder ce que dit le regard que Jésus jeta, du fond du prétoire, sur Simon qui venait de le renier, et nous ne pouvons comprendre tout ce qu'il y a de grand, de surhumain, de divin dans ce regard de son amour contristé. — Son amour est inébranlable. « Quand même les montagnes s'écrouleraient, et que » les côteaux se renverseraient, ma gratuité ne se dé- » partira point de toi; l'alliance de ma paix ne bou- » gera point, dit le Seigneur, qui a pitié de toi. Per- » sonne ne ravira mes brebis de ma main. Mon Père » qui me les a données, est plus grand que tous, et » personne ne les ravira de la main de mon Père. »

Mais celui qui croit que nul péché ne peut lui faire perdre la grâce de Dieu, n'a donc qu'à persévérer tranquillement dans ses péchés? Misérable et folle objection qui est aussi vieille que la vérité qu'elle cherche à détruire, et qu'on entend aujourd'hui encore répéter constamment. Considérez donc que l'amour du péché, que la pensée de s'appuyer sur la grâce pour pécher, est incompatible avec la nouvelle naissance en Christ; et que l'homme vraiment régénéré regarde une telle union comme monstrueuse. S'il existe dans ton cœur le moindre désir de pécher afin que la grâce abonde, certes, tu n'es pas chrétien, tu n'es point né de nouveau, tu appartiens encore à ceux du dehors, tu n'as pas la plus petite part avec Christ. Pèse ces choses et juge-toi toi-même!

Pour nous, nous disons : Loué soit Dieu, de ce que notre espérance et notre salut reposent sur un rocher tel que l'amour de Jésus. — Mais notre espérance ne repose-t-elle pas sur notre amour pour lui, et pourrait-elle subsister encore lorsque cet amour s'affaiblit et commence à s'éteindre? Ne repose-t-elle pas sur notre foi, et si notre foi s'évanouit, ne devons-nous pas désespérer de notre salut? Ne repose-t-elle pas sur nos sentimens et nos pieuses émotions? et ne s'évanouit-elle pas lorsque notre cœur est froid et desséché? — Non, non; notre espérance est fondée sur l'amour de Jésus pour nous, et l'ancre de notre salut a trouvé, dans un tel amour, un fond solide. Elle est appuyée sur un *amour fort comme la mort, ferme comme l'enfer; c'est un embrasement de feu que plusieurs torrens ne pourraient étein-*

dre. Elle est fondée sur l'amour de Celui qui aime le pécheur au milieu même de ses chutes et de ses égarements, malgré la multitude de ses faiblesses, et qui tient ferme lorsque nous sommes sur le point de céder. Cet amour est notre consolation, le fondement de notre repos; il est l'appui au moyen duquel nous nous relevons quand nous sommes tombés; il est le bâton qui affermit nos pas à travers la sombre vallée de notre pèlerinage. Il est la source de toutes nos joies, la fontaine de notre rafraîchissement, le feu de notre purification; il est notre sanctification et notre vie.. Et qui pourrait en raconter toutes les merveilles?..

Saisis donc ta harpe, ô Israël, peuple chéri, que presse dans ses bras l'éternel amour, et qui habites avec confiance sous les ailes de ton Dieu Sauveur! ouvre ta bouche, et chante avec transport :

A Celui qui nous a aimés,

Et dont le sang nous a lavés,

Soit empire et magnificence.

D'esclaves, il nous a fait rois.

Rendons à ses divines lois

Une parfaite obéissance.

Célébrons tous la charité

De ce Sauveur ressuscité,

Et disons avec les saints anges :

Digne est l'Agneau de recevoir

Hommage, honneur, force, pouvoir,

Gloire, richesses et louanges.



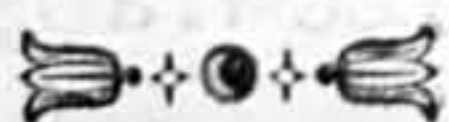
SERMON V.



CANTIQUE DES CANTIQUES I, 7. 8.

Déclare-moi, toi qu'aime mon âme, où tu pais et où tu te reposes sur le midi; car pourquoi serais-je comme une femme errante vers les parcs de tes compagnons?

Si tu ne te connais pas, ô la plus belle d'entre les femmes, sors après les traces du troupeau et pais tes chevrettes près des cabanes des bergers.



Il n'est presque aucun état de la vie spirituelle qui ne soit décrit ou du moins indiqué dans quelque endroit du Cantique des Cantiques. Ce petit livre est pour les enfans de Dieu un vrai miroir où se réfléchit toute leur âme. Sans doute que le monde corrompu n'y trouve que sa propre corruption. Mais la faute est-elle au pur et limpide ruisseau, si le More qui s'approche de sa rive, voit se former dans l'eau transparente un laid et noir visage? Cet homme s'en prendrait-il au ruisseau? se mettrait-il peut-être même, tel qu'un prince insensé des temps anciens, à le frapper de verges? Ne serait-ce pas une criante injustice, une ridi-

cule absurdité? Et cependant c'est ainsi que les incrédules se conduisent avec le Cantique des Cantiques. Mais laissons-les à leur folie; ils ne réussiront pas à troubler la joie que nous prenons à la source qui découle du rocher de Sion; nous y puisons une eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle.

Le texte que nous venons de vous lire contient un dialogue entre l'époux céleste, qui est Jésus-Christ, et son épouse, qui est, soit toute l'église de la croix, soit une âme fidèle. Dans les paroles de la Sulamithe, respire le regret d'être éloignée du Seigneur, le désir de le voir bientôt paraître. La réponse de Christ rend le calme à cette âme qui soupire, en lui montrant le chemin qui conduit à lui et en lui donnant de sages conseils. Plus d'une âme parmi vous se trouve dans une situation pareille à celle de la Sulamithe; plus d'une âme aussi a besoin du même rafraîchissement. Examinons donc attentivement notre texte et méditons :

- 1° *L'état d'âme de la Sulamithe;*
- 2° *La manière en laquelle elle désigne le Seigneur en s'adressant à lui;*
- 3° *La demande qu'elle lui fait;*
- 4° *La question que Christ à son tour lui adresse;*
- 5° *Le conseil qu'il lui donne.*

I.

Nous connaissons déjà par d'autres méditations l'état d'âme dans lequel se trouve la Sulamithe. Elle-même nous a, dans ses précédentes paroles, épanché

tout son cœur et dévoilé franchement la forme de son être spirituel. « Je suis noire, a-t-elle dit dans sa plainte, » je suis noire, ô filles de Jérusalem. Ne prenez pas » garde à moi de ce que je suis noire; car c'est le soleil qui m'a brunie ainsi. » Les heures du matin, dont elle a goûté auparavant toutes les joies, sont écoulées pour elle; et le *midi* est venu, comme elle nous le fait entendre dans notre texte d'aujourd'hui; elle est exposée à l'ardeur du soleil qui est arrivé au plus haut de sa course et qui darde perpendiculairement sur son front ses rayons les plus ardents : « *Dis-moi, s'écrie-t-elle, où tu pais ton troupeau et où tu te reposes sur le midi.* » C'est, pour notre âme, un temps comparable aux heures du plus beau matin, que celui où la tiède haleine de l'Esprit, descendant des cieux sur nous, ranime et rafraîchit tout notre être intérieur, où nous entendons le bruit du vent qui souffle autour de nous, où nous en sentons la bien-faisante influence. C'est le matin quand « le roi se » tourne vers nous et que notre nard rend son odeur; » c'est le matin quand la vie spirituelle qui est en nous, s'agite, s'éveille et nous fait sentir avec force sa présence, et que, telle qu'une eau fertilisante, elle recouvre notre âme entière; c'est le matin quand la joie ineffable qui inonde nos cœurs, l'amour dont nous brûlons pour Christ, nous donnent la ravissante certitude que le Seigneur n'est pas loin de nous, qu'il est à nos côtés, quand nous goûtons à longs traits toutes les puissances du siècle à venir. Alors c'est le matin; alors les cieux sont ouverts et le vent d'en haut souffle

sur nous, notre cœur est une vallée toute embaumée des parfums les plus exquis, les rayons du soleil nous apportent la santé et nous restaurent, les fleurs ornent la prairie où brille la rosée de l'aurore; c'est « le temps » des chansons, et l'on entend dans la forêt la voix de « la tourterelle. » C'était à une semblable époque de sa vie spirituelle que la Sulamithe disait : « Il me baise des » baisers de sa bouche. Ton amour est plus agréable que » le vin, ton nom est comme un parfum répandu, et » c'est pour cela que les filles t'aiment. Tire-moi et nous » courrons après toi. Le roi m'a introduite dans ses » cabinets, et nous nous égayons et nous réjouissons » en lui. » Oui, c'était alors pour elle un de ces moments bienheureux où la lumière matinale du soleil brille sur nos têtes. L'âme, semblable à l'aiglon, plane au-dessus des hauteurs de la terre; on ne craint plus le diable et la mort; on voudrait se jeter, avec des larmes de joie, dans les bras de tous les frères; on sent que son cœur s'élargit, qu'il est vaste comme la mer; et les frères aussi nous aiment, nous chérissent, parce qu'il ne sort de nous que des torrens d'eau vive.

Mais aujourd'hui la Sulamithe n'est plus ce qu'elle était alors; oh, voyez, tout est changé en elle! La pauvre Sulamithe! Que sont donc devenus cette sérénité qui éclatait dans toute sa figure, et ce regard brillant de joie, et ces paroles si vivantes qui débordaient de ses lèvres, et ce vol élevé comme celui de l'aigle, et cet amour d'épouse si profond, si intime, et ces témoignages enflammés qu'elle rendait à son Seigneur? Hélas, tout s'est évanoui, et la pauvre créature res-

semble à une fleur qui a perdu sa fraîcheur et son parfum, à un papillon dont les ailes ont été dépouillées de leurs couleurs brillantes. La Sulamithe marche la tête baissée, d'un air triste, abattu. Que lui est-il arrivé? — A-t-elle peut-être fait quelque chute grave? Non, pas précisément. — Ou bien est-elle assaillie de doutes et demande-t-elle avec Jean : Es-tu celui qui doit venir? Ce n'est pas non plus cela. — Mais c'est donc que le tentateur l'attaque avec violence et qu'elle a à soutenir contre lui de rudes combats? Non, on ne peut pas le dire. — Il est *midi* dans son âme, nous dit-elle; son état spirituel est semblable à un jour d'été où la chaleur est ardente et l'air pesant; toute la nature est triste, les fleurs penchent leur tête, l'herbe jaunit et se dessèche, les animaux se traînent haletant et se plaignent à leur manière, aucun oiseau ne chante sur les arbres, de sombres nuages de poussière reposent sur les chemins, tout est accablé et languissant. Telle est l'image de son âme, veut nous dire la Sulamithe, et nous la comprenons; nous connaissons tous cet état de sécheresse où l'on ne sent plus rien, où l'on est dépouillé de toute richesse spirituelle, où l'on ne retrouve plus en soi de traces de sa vie nouvelle et de la présence du Seigneur, où l'on aperçoit à peine une différence entre soi et l'homme naturel et mort, où l'on ne découvre plus en soi aucun amour, aucun besoin de prière, et où l'on commence à douter de son état de grâce. Voilà l'état dans lequel la Sulamithe se présente aujourd'hui à nous.

II.

Dans sa souffrance, la Sulamithe se tourne vers le Seigneur; c'est à lui qu'elle veut exposer sa misère. Elle a bien raison d'agir ainsi, car il n'y a pas d'autre consolateur, pas d'autre aide que lui, et quand bien même on ne pourrait pas prier, on devrait encore se présenter muet devant lui avec cette pensée : « Seigneur, regarde toi-même dans quel état misérable je suis. » Où trouverait-on ailleurs du secours? et, dans le temps de la sécheresse, toutes les sources, hors celle de Christ, ne sont-elles pas taries?

Toi, toi que mon âme aime : tels sont les termes dans lesquels elle s'adresse à lui. *Toi*, dit-elle; elle ne l'appelle point par son nom. Pourquoi ne le fait-elle pas? Hélas, dans son état d'âme, elle ne savait comment le nommer. Il se présente en effet dans le cours de la vie, des temps où l'on ne trouve aucun nom à donner au Seigneur. *Toi, Toi*, lui dit-on, et nulle autre parole ne peut se former sur nos lèvres. C'est ainsi que parfois on éprouve de subits ravissements dans lesquels l'esprit est comme transporté au troisième ciel, et que des heures arrivent où l'âme sent avec une joie sans pareille la présence du Seigneur; alors notre œil intérieur s'ouvre, et le plus beau des fils des hommes nous apparaît tout-à-coup sans voile et dans toute sa grâce, nous dirions le voir face à face, et nous buvons comme en un seul trait, toutes les félicités qui sont à sa droite éternellement. La grandeur

de son amour est dévoilée en plein devant nos regards; le bonheur d'être réconciliés en son sang, nous le goûtons dans toute son étendue, et le ravissement de notre cœur franchit toutes les bornes. Alors nous aimerions à parler, et à le nommer de son nom; mais de quelque côté que nous cherchions, nous ne trouvons nulle part un nom pour désigner Celui que nous voyons, que nous sentons. Les dénominations les plus glorieuses nous disent trop peu; elles nous semblent trop petites, trop pauvres pour un tel Seigneur. Et nous sommes là devant lui, et nous sentons qu'aucun nom ne le nomme, qu'aucun chant ne chante sa gloire, et, succombant à notre félicité, nous ne savons que lui dire : *ô Toi, Toi!* et que soupirer en silence. — Mais il est encore d'autres états d'âme dans lesquels Jésus n'a pour nous aucun nom. Ah! comment notre cœur l'appellera-t-il, lorsque, pécheurs brisés par la douleur, nous sommes prosternés dans la poussière, sur les degrés de son trône de grâce, lorsqu'il n'y a dans notre âme que le sentiment d'une malédiction méritée, et que nous n'osons lever les yeux vers lui? Comment le nommer? — Seigneur? Mais nous sommes des rebelles et non ses serviteurs. — Sauveur? Quels titres avons-nous à sa grâce? — Intercesseur, médiateur? Non, non; nous sommes tombés trop bas pour qu'il veuille être notre avocat auprès de son Père. Hélas, de tous ces beaux et doux noms que ses enfans lui donnent, aucun ne peut franchir le seuil de nos lèvres qui tremblent, et, dans notre angoisse, nous ne savons que nous écrier : *Toi, Toi*, miséricorde et grâce! —

Quand il nous conduit par ses voies merveilleuses, qu'il nous reprend tout ce qu'il nous avait précédemment donné, qu'il se soustrait entièrement à nos regards, qu'il s'enveloppe d'un épais nuage et qu'il nous ôte tout sentiment de sa grâce et de son amour, comme il l'a fait à la Sulamithe; comment alors le nommerons-nous?— Ami? Il ne l'est plus pour nous.— Epoux? Le temps des noces est passé.— Prince de paix? Où est sa paix?— Conducteur? Nous marchons seuls, délaissés. Oh! dans de semblables momens, on lui demanderait bien avec Mannoah : Dis-moi comment tu te nommes? et le seul nom sous lequel on serait disposé à s'adresser à lui, serait l'Admirable. Mais souvent aussi nous sommes menés par de tels chemins, que nous n'y retrouvons plus même le Dieu admirable; nous croyons qu'il ne nous conduit plus du tout, qu'il ne se met plus en peine de nous; alors nous cherchons en vain un nom duquel l'appeler, et, comme la Sulamithe, nous n'en trouvons aucun.

Mais nous devons être bien étonnés d'entendre la Sulamithe ajouter : *Toi qu'aime mon âme*. Comment donc? ne pensions-nous pas qu'elle n'avait plus d'amour dans ce temps de sécheresse? Oui, sûrement; elle-même le croit aussi, elle en est intimement convaincue. C'est cependant bien elle qui prononce ces mots : *Toi qu'aime mon âme*; mais il me semble qu'elle ne sait pas ce qu'elle dit, que ces mots sortent de sa bouche sans qu'elle y prenne garde, sans qu'elle s'en doute. Combien de semblables contradictions ne sont-elles pas fréquentes chez les vrais disciples du Christ,

dans leurs temps d'obscurité et d'angoisses spirituelles! On les entend alors se plaindre et se plaindre encore, qu'il n'y a plus d'amour dans leur âme, qu'ils n'ont plus de plaisir au Seigneur, etc. Et cependant ils s'écrient à chaque instant, non en paroles, mais d'une manière plus éclatante encore, par leurs actions : *Toi qu'aime mon âme*. O gens bizarres ! d'une aube à l'autre vous ne faites rien autre que de courir après Jésus, que de demander après lui, que de le chercher; vous êtes comme des brebis dans le désert qui ont perdu leur pasteur. Avec quel plaisir vous le reverriez ! que ne donneriez-vous pas pour le retrouver ! et si l'on venait vous dire que vous feriez bien de cesser votre recherche, « non, répondriez-vous, vous nous offririez des montagnes d'or et des couronnes royales, que nous ne le ferions pas ; plutôt tout laisser que de suivre un tel conseil. » Et vous n'aimez pas Celui après la présence duquel vous soupirez avec tant d'ardeur ! et vous n'avez plus pour lui la moindre affection !! Chose singulière, étrange ! Il vous est indifférent, celui après qui vous courez pareillement, celui dont l'absence vous cause tant d'inquiétude et de deuil ! O chers enfans ! ce regard troublé et cet air abattu, cette douleur d'avoir perdu le Seigneur, et ces plaintes continuelles, cette recherche et ce désir, ne disent-ils pas d'une voix assez haute : *Toi, toi qu'aime mon âme ?* Sont-ils autre chose que le reflet éclatant, et invisible à vous seuls, de cet amour qui, maintenant comme autrefois, soyez-en assurés, habite dans le plus profond de votre être ; de cet amour que rien, absolument

rien ne peut éteindre chez les enfans de Dieu, qui traverse les époques du plus complet abandon et des attaques les plus rudes, et qui, dans toutes les circonstances, atteste, d'une manière plus ou moins sensible, sa présence et sa vie, par des manifestations très diverses. Oui, les brebis de Jésus l'aiment toujours, et lors même qu'elles disent de leurs lèvres : Je n'ai plus d'amour; l'accent même de leurs plaintes donne déjà à leurs paroles un tout autre sens, et une oreille délicate y distingue ces mots : *Toi qu'aime mon âme.*

III.

Nous avons vu l'Epouse, dans son affliction, se tourner vers le Seigneur, vers celui qu'aime son âme. Écoutez maintenant la demande qu'elle lui adresse : *Dis-moi où tu pais ton troupeau et te reposes sur le midi; car pourquoi errerais-je çà et là près des troupeaux de tes compagnons. Les compagnons du Seigneur* sont les serviteurs de la parole, les prédicateurs et les prophètes qu'il a lui-même appelés. Certes, la Sulamithe en les désignant ainsi leur fait grandement honneur. Ailleurs nous sommes appelés les ambassadeurs de Christ, et il est aussi dit de nous que nous sommes ouvriers avec lui; ce ne sont là que diverses expressions d'une même pensée. Que nos fonctions sont belles et notre rang élevé! mais notre cœur ne devrait-il pas se serrer, et notre bouche s'écrier : « Seigneur Dieu, envoie quelque autre à ma place, je ne sais pas parler, je ne suis qu'un enfant. » — *Les troupeaux des compagnons*, ce

sont les âmes qui ont été converties par leur prédication, leurs enfans spirituels. La Sulamithe était allée et venue au milieu d'eux ; mais elle n'avait aucun désir d'y rester plus long-temps ; elle n'y avait point trouvé ce que cherchait son âme. Nul sermon, quelque beau qu'il pût être, nulle réunion, nulle parole des frères n'avaient pu relever son âme et faire reverdir le sol desséché de son cœur. « Oh, ne me laisse pas plus long-temps, dit-elle, *errer ainsi en vain près des troupeaux de tes compagnons ; reviens toi-même vers moi.* » Ces paroles peuvent aussi se traduire autrement : « *Pourquoi serais-je près des troupeaux de tes compagnons, comme une femme voilée,* » comme une veuve. « Quand tes autres enfans, veut-elle dire, exaltent entre eux les joies de ta présence, quand ils racontent comment tu les restaures, et comment tu entres et sors chez eux, je dois baisser tristement les yeux et rester muette ; je ne puis me glorifier en toi avec eux, je suis, dans leur assemblée, comme un arbre sec dans un verger en fleurs, comme une brebis malade au milieu d'un troupeau qui bondit sur la prairie. Personne ne s'intéresse à moi, je suis pour mes frères comme un mort. Car j'ai perdu mon époux ; mon ami m'a délaissée et ne m'adresse plus la parole ; je suis seule, je suis *veuve* ; aussi j'ai couvert ma tête d'un *voile* de deuil. » Telles sont les pensées de la Sulamithe, et elle prie le Seigneur qu'il mette bientôt un terme à sa douleur.

Déclare-moi, dit-elle, où tu pais, où tu te reposes sur le midi. D'abord, elle aimerait à savoir où donc

il peut être, où il paît, pendant qu'elle souffre pareillement. — Mais tes paroles, Sulamithe, nous sont obscures; nous ne comprenons pas ce que signifie ta question. Désires-tu peut-être savoir où maintenant il trouve de la pâture pour lui-même? Oh! il en trouve encore dans ton cœur, quoique tu ne le penses pas. Il te voit avec plaisir inquiète de ce que tu l'aies perdu, le désirant, demandant où il se trouve, et le cherchant de tous côtés; et c'est pour lui une pâture, une joie, une douce nourriture; il sait, comme tu le vois, en trouver sur la terre desséchée, au désert. — Mais ce que tu désires savoir, c'est plutôt la nourriture qu'il a préparée pour des brebis telles que toi. Il a pour toi une pâture cachée et des prairies écartées. Il te donne, pour te soutenir, des puissances célestes que tu reçois sans t'en douter par ta foi, toi qui penses n'avoir plus de foi; il te donne une espérance dont ton palais ne sent pas la douceur, mais qui n'en n'est pas moins réellement en toi. Il paît aussi quelquefois ceux de ses agneaux qui ne savent plus s'ils appartiennent ou non au pasteur, en les conduisant sur le terrain des expériences qu'ils ont eux-mêmes faites précédemment, et il les ramène en esprit vers les heures de leur vie où ils ont reçu le baiser de son amour, où il a fait alliance avec eux. Ils se souviennent alors, ainsi que David, pendant les nuits, des cantiques qu'autrefois ils chantaient sur leur harpe, et leur courage renaît et se relève quelque peu. Ou bien, il les excite à lire sa parole, et dirige leur attention sur ces passages dans lesquels la promesse est faite au lumignon fu-

mant, qu'il ne sera pas éteint; au roseau froissé, qu'il ne sera pas brisé. En un mot, les brebis du Seigneur ne manquent jamais de pâture et de nourriture intérieure : elles en ont même lorsqu'il leur semble qu'elles marchent dans les sables mouvans du désert, où leur faim ne trouve pas le plus petit brin d'herbe verte.

Dis-moi, demande ensuite la Sulamithe, *dis-moi où tu reposes sur le midi*. Qu'il *repose*, elle ne peut en douter, elle le sait, elle le sent. Dans sa vie extérieure comme dans sa vie intérieure, elle n'entend point le bruit de ses pas, et rien ne lui indique qu'il soit actif en elle, ni qu'il soit occupé d'elle. — Sulamithe, que ne sais-tu la vérité? Il *repose* tout près de toi, il est dans ta nacelle (Matth. XIV), dans ta chambre, il est même dans ton cœur. Mais tu ne le vois pas. — Et la voilà qui n'a point de repos qu'elle ne l'ait retrouvé, et qu'elle ne puisse dire de nouveau : « Mon ami est à moi et » je suis à lui; il paît parmi les roses. » Loin de lui, que ferait-elle, la pauvre Sulamithe, avec tous ses péchés, avec toute sa misère, avec sa grande faiblesse et sa fragilité? Non, elle doit le retrouver et elle le demande de tous côtés. Tantôt, elle est seule dans sa chambre : « Est-ce peut-être ici que *tu reposes sur le midi*? » Tantôt elle se rend dans l'assemblée des frères : « Est-ce ici le lieu de ton repos? » Tantôt elle le cherche dans les livres ou dans les cantiques, partout où il peut être. On lui donne aussi toute espèce de conseils. Les uns viennent à elle et lui disent : « Modère donc ton ardeur et attends avec patience

que le Seigneur se montre de nouveau à toi.» Mais quoi? prendre patience! attendre, quand on souffre dans toute son âme! ne pas chercher celui qui doit vous guérir! impossible. D'autres lui disent : « Eh bien, égaie-toi un peu au milieu de la belle nature, ou dans de joyeuses sociétés! » M'égayer? Non, je ne veux pas de repos jusqu'à ce que je puisse me reposer auprès de Jésus et dans ses bras. Son angoisse s'accroît de plus en plus, et elle ne sait plus que s'écrier : *Dis-moi, toi qu'aime mon âme, où tu pais, où tu te reposes sur le midi?*

IV.

Telle est la demande, telle est la plainte de la Sulamithe. Voici la réponse de l'Epoux qui l'interroge à son tour, et lui dit : « *Ne te connais-tu pas, ô la plus belle d'entre les femmes?* » Paroles pleines d'aménité et de grâce! Supposez un enfant qui s'est légèrement blessé à des épines; il court tout en pleurs vers sa mère, qui le caresse de la main et lui dit en plaisantant et souriant : « Oh comme tu t'es fait mal! c'est bien la peine de pleurer, je te plains de tout mon cœur. » C'est dans un sens pareil que nous devons saisir ici les paroles de Christ. La Sulamithe est devant lui, toute triste et le cœur serré; « je suis bien trop noire, pense-t-elle, pour appartenir encore au troupeau. » Le Seigneur sourit à sa plainte, comme s'il voulait lui dire : « Tu as sans doute très raison d'être tellement angoissée, à cause de ton âme, » et il ré-

pond par ces mots : « *Ne te connais-tu plus, ô la plus belle d'entre les femmes ?* As-tu à ce point oublié qui tu es ? Femme revêtue du soleil, toi qui as été rendue participante de ma nature, toi qui es parée de ma justice, de la justice de Dieu qui t'a été donnée, tu baisses la tête comme un faible roseau ! *O la plus belle des femmes !* aie donc la conscience de ta gloire ; car voici je t'ai donné ma gloire, et, en vérité, il n'est dans les cieux aucun ange qui soit plus beau que toi. » Tel est le sens des paroles de Jésus. Et combien souvent ne pourrait-on pas les répéter, ces paroles ! combien souvent ne rencontre-t-on pas des âmes semblables à la Sulamithe, qui de tout loin crient à ceux qui viennent à elles : « Ne nous regardez pas, ô filles de Jérusalem ! car nous sommes trop noires ; » qui ne veulent apercevoir en elles aucune trace de la nature divine ; qui se tiennent aussi à l'écart que possible et qui reconnaîtraient pour enfans de Dieu mille autres personnes plutôt qu'elles. Or voici, sur toutes leurs paroles, sur toutes leurs actions brille le sceau de l'Agneau ; et à leurs soupirs, à leur patience, à leur faim et à leur soif de la justice, à leur amour, chacun est prêt à dire : « Ce sont des enfans de Dieu ou personne ne l'est ; nul n'est revêtu de la justice de notre garant, si elles ne le sont pas. » Et cependant, à les entendre, elles n'appartiennent point au Seigneur. Nous leur dirons avec Jésus : *O la plus belle d'entre les femmes, ne te connais-tu donc plus ? !* Mais d'ordinaire elles n'écoutent point nos paroles ou n'y ajoutent aucune foi.

V.

La Sulamithe cependant doit être consolée et le Seigneur rend la paix à son âme par les sages conseils qu'il lui donne. *Sors*, lui dit-il d'abord. Mais, d'où doit-elle sortir? D'elle-même. Une multitude innombrable d'âmes sont dans un état d'abattement spirituel, uniquement parce qu'elles se sont enfermées en elles-mêmes comme dans un sac et qu'elles sont là les regards invariablement fixés sur leur misère et sur leurs fautes. Sans doute, nous devons chaque jour, chaque heure, porter les yeux sur nos péchés, sur notre état déplorable, et habiter en quelque sorte dans notre cœur; mais il faut aussi qu'il y ait une petite fenêtre par laquelle nous puissions regarder hors de nous vers l'orient. Ces âmes ne pensent qu'à leur misère, comme s'il n'y avait au monde rien autre qui méritât leur attention, comme s'il n'y avait nulle part au dehors, de croix élevée, comme si sur la croix de Golgotha ne coulait pas un sang qui nous lave entièrement de tous nos péchés. A les voir les yeux ainsi fixés sur leur condamnation, on dirait que rien n'a été fait pour nous en délivrer, que le Fils de Dieu n'a point payé nos dettes jusqu'au dernier denier, qu'il n'y a point dans le ciel de Dieu dont le cœur maternel se soit ouvert en Christ à nous, et qu'il n'existe point une grâce libre qui justifie les méchants et qui n'exige rien et veut tout donner! Une telle préoccupation de notre misère peut-elle produire autre chose que l'abattement et l'angoisse? *Sors* donc, âme oppressée, du sombre et triste recoin

de ton pauvre cœur; va te promener en Gethsémané, à Gabbatha, au pied du bois maudit qui est dressé sur Golgotha; contemple la glorieuse robe de nocces qui y est préparée et que l'éternel amour offre à tout pécheur qui désire la posséder, quelque lamentable que soit l'état de son âme. De tels spectacles et de telles méditations, en dépit de la désolation qui est au dedans de toi, rendront des ailes à ton courage. — *Sors* aussi de tes prétentions élevées. Tu désires de trop grandes choses, tu demandes plus que ce qui est promis pour ce monde aux enfans de Dieu. Tu veux goûter et voir. Et c'est ici-bas le temps de la foi. *Sors, sors* de tes prétentions. Tu veux des douceurs et des joies célestes. Mais sois donc content, pauvre pécheur, si tu as obtenu grâce, et que la grâce te suffise. Tu aimerais que le Seigneur te conduisît au gré de tes vœux. *Sors, sors* de tes désirs, offre-les en sacrifice. *Sors* de ta volonté propre, et entre paisiblement, entre comme un enfant dans la volonté de Dieu! Laisse-le faire de toi ce qu'il lui plaît, ou veux-tu être son conseiller? Laisse-le prendre soin de toi; c'est ainsi que tout ira au mieux pour toi. Voyez, ce sont toutes ces choses que désire le Seigneur quand il crie : *sors*.

Sors, dit-il à la Sulamithe, et il ajoute : *Marche sur les traces des brebis*. Il veut, par ses dernières paroles comme par la première, rendre la paix à cette âme oppressée. Mais il y a aussi dans ces mots un avertissement sérieux, pareil à celui qui fut donné une fois à Simon Pierre. Cet apôtre n'était pas content de la route que le Seigneur venait de lui tracer, et voyant

venir Jean, à qui d'aussi douloureuses destinées n'avaient point été prédites, il se permit la question : « A celui-ci, que lui arrivera-t-il ? » Jésus lui répondit : « Que t'importe ! c'est moi que tu dois suivre. » Et c'est aussi ce qu'il dit à la Sulamithe dans ces mots : « *Marche sur les traces des troupeaux.* » Suis l'exemple de mes brebis : elles ne vont pas où elles veulent, mais elles suivent, tranquilles et dans le silence, leur Berger. Sulamithe, fais-en de même. Souviens-toi, ma brebis, de ce qui arrive d'ordinaire quand un agneau s'écarte du troupeau ; le pasteur le rappelle aussitôt en lançant après lui des pierres avec la fronde, et il envoie son chien pour le ramener. » Voilà l'avertissement, voici la consolation. Le Seigneur, par ces mêmes paroles, veut lui indiquer le chemin qu'elle doit suivre pour recouvrer la paix. « *Tu ne te connais plus, toi la plus belle d'entre les femmes*, je le vois bien. Tu es un enfant de Dieu ; mais tu ne crois plus l'être ; tu es à toi-même une étrangère, une inconnue. Tu es née de nouveau, mais tu n'en sais plus rien. Tu es revêtue de ma justice et tu as toute raison d'être joyeuse ; mais tu ne peux te le persuader. Et pourquoi ne le peux-tu pas ? Parce que tu te sens si desséchée et que ta vie spirituelle n'est plus dans sa fleur ? Mais ce n'est point là une raison de douter. *Sors après les traces des brebis.* » La Sulamithe aura sûrement obéi à cet ordre, et sera *sortie après les traces des brebis*. C'est-à-dire, elle a suivi des yeux les autres enfans de Dieu et considéré les voies des saints. Et qu'a-t-elle vu ? Qu'ils ne sont point semblables à un oiseau solitaire

perché au haut d'un toit, que leur vie n'a rien de particulier et d'extraordinaire. Où a-t-elle trouvé les traces des saints? Rarement dans des parcs herbeux, le plus souvent dans de profonds chemins creux, à d'obscurs carrefours, à travers d'arides déserts et de pénibles solitudes. Elle a entendu les serviteurs de Dieu les plus distingués, dire en soupirant : « Hélas, ma langue est attachée à mon palais, et je suis desséché au dedans de moi comme une terre cuite au feu. » Les plus saints d'entre les bien-aimés du Seigneur, elle les a vus couchés dans la poussière, gémissant et pleurant : « Comment, disent-ils, son serviteur parlerait-il à mon Seigneur, car il n'y a plus de force en moi et je n'ai plus de souffle. » Et cependant, quelque malheureux qu'ils fussent, le Seigneur était auprès d'eux; et alors, comme auparavant, ils se nommaient des hommes selon le cœur de Dieu, la prunelle de ses yeux, ses bien-aimés. Mais au temps convenable apparaissaient de nouveau dans leur vie des heures de rafraîchissement; de douces pluies tombaient abondamment sur les prairies brûlées et altérées. Puis après toutes les misères d'ici-bas, les saints s'élevaient enfin vers le ciel, leurs traces brillaient sur les nuages au milieu du soleil et des étoiles, et ils entraient dans le paradis, près du trône de la grâce, au milieu des anges. Voilà ce qu'a vu la Sulamithe, et quelle n'est pas sa consolation! le chemin qu'elle suit, a été le chemin de tous ceux qui ont trouvé le pays de Canaan! « Ainsi, se dit-elle à elle-même, le Seigneur est encore près de moi, et ma voie est une voie de Dieu. Paix

donc et silence en moi ! moi aussi, j'aurai finalement ma part de l'héritage céleste. » Ainsi pensait-elle, et elle avait retrouvé son époux, quoiqu'il ne lui apparût encore que d'une manière confuse ; elle pouvait croire de nouveau qu'elle était à sa droite ; et la route qu'elle avait faite *sur les traces des brebis*, avait été pour elle fertile en bénédictions et en consolations.

Vous donc, âmes affligées, qui, telles que la Sulamithe, êtes exposées à l'ardeur du *midi* et dépouillées de toutes vos joies, suivez son exemple. Détournez vos regards de votre misère, approchez-vous de l'océan de miséricorde et d'amour dont vous entendez les flots bruire sur Golgotha ; et cette vue fera naître en vous de meilleures pensées. Puis *marchez après les traces des brebis*, et convainquez-vous que vos voies ont aussi été les voies des saints les plus distingués ; ainsi vous vous relèverez, ainsi votre courage sera affermi et votre espérance renouvelée.

Vous *paîtrez* alors *vos chevrettes, près des cabanes des pasteurs*. L'Epouse est ici comparée à une bergère à qui appartiennent une multitude de petits agneaux qui ont faim. Son âme a faim, son esprit a faim. Sa raison a faim d'explications sur les chemins obscurs par lesquels Dieu la conduit ; son cœur a faim de l'assurance que le Seigneur est près d'elle. Sa foi languissante a faim de force ; son espérance dont la flamme vacille, de nourriture ; son amour qui s'éteint, d'un feu qui le rallume. Tous ces agneaux fatigués, elle doit les *paître près des cabanes des bergers*. *Les bergers*, ce sont les hommes de Dieu qui ont parlé

par le Saint-Esprit : les anciens pères et les prophètes, les évangélistes et les apôtres. Ils parlent, enseignent, consolent dans leurs révélations, leurs prédications, leurs récits, leurs sentences et leurs lettres, et c'est là que sont leurs habitations, leurs *cabanes*; là sont de gras pâturages, là se trouve de la nourriture en abondance. Apprenez auprès d'eux et chez eux que Dieu est fidèle, qu'il se souvient éternellement des brebis qui lui ont promis leur amour et se sont données à lui au commencement de leur état de grâce, et qu'il ne les oublie même pas quand elles ont abandonné leur premier amour; apprenez-y que tout le fondement de notre espérance est non point en nous, mais hors de nous. Votre cœur en sera fortifié, et vous pourrez prendre patience jusqu'à ce qu'il plaise de nouveau à Dieu de vous combler de grâces sensibles. Relevez-vous donc, âmes abattues. Sulamithe, renouvelle connaissance avec toi-même. *Reconnais-toi, ô la plus belle des femmes*, dans ta robe de pourpre et tes précieux joyaux; et encore un moment d'attente, avant que tu y prennes garde, tu te trouveras, après tous tes doutes et tes misères, transportée dans les rues de la Jérusalem céleste, dans le pays de l'éternel repos, où finiront toutes nos plaintes, où cesseront toutes nos inquiétudes et nos angoisses. Doux avenir, ravissante espérance! «L'Esprit et l'Epouse disent: Viens! et que celui » qui l'entend, dise: Viens! Et l'Epoux crie: Je viens » bientôt. Oui, viens Seigneur Jésus.» Amen.



SERMON VI.



CANTIQUE DES CANTIQUES II, 12.

La voix de la tourterelle a été ouïe dans notre contrée.



L'Epoux céleste invite son épouse à sortir avec lui vers les collines et les montagnes, pour jouir ensemble de toutes les beautés du printemps. Mais le printemps dont il parle n'est point celui de la nature, c'est celui de la grâce; c'est l'époque où la vie spirituelle germe dans le cœur d'un homme sous la rosée de l'Esprit Saint, et fleurit dans une âme pécheresse sous le souffle créateur du Dieu qui console. « Lève-toi, dit-il, lève-toi, mon amie, ma belle, et t'en viens. Car » voici, l'hiver est passé, la pluie s'en est allée. Les » fleurs paraissent sur la terre, le printemps est venu » et *la tourterelle se fait entendre dans notre contrée.* » Arrêtons-nous à ces dernières paroles, méditons-les et

1^o Examinons attentivement la *Colombe*;

2^o Ecoutons *sa voix dans la contrée.*

I.

L'Epoux parle d'une *colombe* dont *la voix est ouïe* au printemps *dans la contrée*. Vous savez que dans plusieurs passages de notre cantique, la colombe désigne la Sulamithe même. Mais ici ce n'est point le cas. Maints interprètes ont pensé que le Seigneur décrivait en cet endroit l'apparition de la nouvelle Alliance, et que la *tourterelle*, la colombe sauvage, était la *voix* du prédicateur du désert, de Jean, le hérault du Messie. Mais sous quelle image cet homme sévère pourrait-il être représenté d'une manière moins convenable que sous celle d'une colombe? Nous pensons qu'on ne peut entendre par cette colombe que le Saint-Esprit.

De même que le Fils de Dieu s'est abaissé à choisir un agneau pour son symbole, ainsi l'Esprit a choisi la colombe. Le miracle du Jourdain se présente à la pensée de vous tous. — Or l'Esprit du Seigneur fait nécessairement partie de ce printemps spirituel dont nous venons de parler; c'est même cette céleste Colombe qui le produit. Que si l'Esprit est nommé dans notre texte, une tourterelle, c'est simplement parce que le Seigneur compare la vie spirituelle au printemps, et que la colombe des bois convenait mieux à cette image que la colombe domestique.

Si nous voulons sonder dans toute sa profondeur cet important symbole, nous devons avant tout écouter ce que nous en apprend l'histoire. Trois fois cette

mystérieuse figure nous apparaît dans le cours de l'histoire sainte; les trois fois dans des circonstances analogues, les trois fois dans des époques pareilles, les trois fois avec la même signification essentielle.

D'abord nous apprenons par Moïse que, lorsque la terre, à son origine, était informe et vide, l'Esprit de Dieu se mouvait et planait, d'après le sens littéral, couvrait sur les eaux. L'Esprit qui façonnait la terre nouvelle et la préparait à devenir un théâtre de paix et de joie, est donc comparé à un oiseau : sans doute au plus aimable et au plus pur des oiseaux, à la colombe, qui, les ailes étendues, repose sur sa couvée.

Quelques siècles plus tard, une colombe nous apparaît de nouveau, et, chose merveilleuse, exactement dans des circonstances et dans un temps semblables : ses ailes se meuvent sur un monde informe et vide, et elle plane sur les eaux. Mais ces eaux sont les eaux tonnantes du déluge, les flots de la colère dans lesquels a péri le premier genre humain. Elle arrache une branche d'olivier, et, volant avec ce symbole de paix sur cet immense tombeau du premier monde, elle retourne vers Noé pour lui donner la bonne nouvelle qu'il attendait. Et qu'annoncent l'apparition de ce messager et cette branche verte dans son bec? La fin du jugement de Dieu, le commencement d'une nouvelle création, et l'aurore d'un temps de grâce, pendant lequel Dieu, faisant avec l'homme une alliance nouvelle, établira un royaume de paix au sein de l'humanité pécheresse.

La figure de la colombe se présente à nous la troisième fois, près des rives désertes du Jourdain, planant sur la tête du Christ, lorsque dans le grand acte de son baptême, il prenait solennellement sur lui nos péchés et les reconnaissait tacitement comme siens. Et dites-moi donc, mes frères, si cette dernière apparition n'a pas les mêmes caractères que la première et la seconde? Alors aussi la colombe plane sur les eaux, mais sur les eaux du baptême de Jean, dans lesquelles, je le répète, la Caution faisait, au nom de nos âmes, la grande confession de péché et déclarait formellement à notre place qu'elle méritait la colère divine et la mort. Alors aussi la colombe apparaît sur un monde informe et vide, savoir sur l'humanité qui est profondément corrompue, mais dont la corruption pèse maintenant sur son Garant. Alors aussi la colombe se montre au commencement d'une nouvelle création, de celle qui sera l'ouvrage du Saint-Esprit qui a été acquis à l'homme par le sang de l'Agneau; et le message qu'elle apporte, est encore l'annonce d'un royaume de paix, de joie et de grâce. Oh! saluons la colombe, la gracieuse messagère qui, descendant du ciel dans le silence du désert, plane au-dessus des eaux d'un baptême qui ne nous parle que de nos péchés et ne met devant nos yeux que notre état de malédiction. Ne devions-nous pas bien plutôt nous attendre à voir voler à travers les cieux l'aigle qui crie : Malheur, malheur, malheur, et qui aurait annoncé à la terre son éternelle ruine? et voici, au lieu de l'aigle, apparaît sur le monde informe et vide la colombe dont le

chant dit : Grâce, grâce, et dont la salutation est : Paix et joie. Nous te bénissons, et te saluons de nos cris de réjouissance. — Que celui qui est encore à pleurer dans l'obscurité et qui doute et qui tremble, revienne donc à de meilleures pensées. On n'entend plus hurler le lion sur le sommet de Sinaï et d'Ebal ; l'olivier verdit sur nos étendards, et à notre horizon plane la colombe.

Si nous recherchons par quels motifs le Saint-Esprit a choisi la colombe pour son symbole, il s'offre à nous un si grand nombre de points de comparaison que nous devons, pour abréger, nous borner à examiner les plus essentiels. La colombe a été de tout temps et chez tous les peuples, le symbole d'un amour fidèle, tendre, intime, dont elle offre en effet un frappant exemple. Or quel amour plus admirable que celui de notre Père céleste, qui, dans le but d'arracher un monde pécheur à un abîme de souffrances infinies et mille fois méritées, se sépara de son Fils unique, du Fils de sa dilection, pour le plonger, comme une victime sanglante, dans les flammes de sa colère et le livrer à la fureur de l'enfer ! Nous pouvons tout aussi peu sonder l'amour de notre Garant qui, du trône de la majesté divine, descendit sur un bois maudit, afin de verser tout son sang pour les esclaves de Bélial et du péché, et de nous sauver, par cette inappréciable rançon, de la puissance du diable et de l'enfer ; de nous sauver, nous misérables, contre notre propre volonté, car nous ne voulions pas d'un tel rédempteur. Mais non moins grand, non moins merveilleux, non moins

insondable est l'amour du Consolateur, de l'Esprit saint et pur, qui s'est volontairement imposé la tâche de détruire des nids de dragons, de balayer des cavernes infâmes, d'agir dans des fosses pleines de fange et de pourriture, de faire son œuvre au milieu d'ossements desséchés et de travailler dans des ateliers qui ne peuvent que lui inspirer de l'horreur et du dégoût. Nos cœurs ! oh, quels abîmes de corruption ! quels repaires de serpents ! quelles maisons pleines de saletés et d'ordures ! quels magasins de péchés ! affreux déserts, vraies vallées de Gehenne ! C'est dans de telles Sodomes qu'entre l'Esprit saint, qu'il dresse sa tente, qu'il établit formellement sa demeure ; et il ne se reposera pas avant que d'avoir fait disparaître toute souillure, enlevé jusqu'au dernier grain de poussière. Puis il se fait un plaisir d'apporter la lumière céleste dans ces cavernes ténébreuses, d'y préparer un miel qu'il cueille sur les fleurs de la Bible et qu'il prend de la plénitude de Christ, et d'y rendre témoignage, d'y soupirer, d'y prier et d'y chanter. Et combien son amour n'est-il pas fidèle et infatigable ! La colombe est-elle venue habiter chez nous, elle y reste et n'en déloge plus : « Je vous enverrai un autre consolateur, dit le Sauveur, qui demeurera éternellement avec vous. » Rien même de plus touchant que l'amour de l'Esprit saint pour ceux qui lui appartiennent. Il arrive malheureusement quelquefois que de ses serviteurs lui échappent et s'égarent de nouveau dans le monde. Pensez-vous qu'il les abandonne ? Comment le pourrait-il ? Il les suit pas à pas, il ne leur laisse

aucun repos dans leurs péchés, il les châtie, il leur procure dans leur ivresse des momens lumineux, il les avertit, il les rappelle, il les ramène par des attraits irrésistibles, et leur crie constamment derrière eux : « Revenez, revenez, » jusqu'à ce que la brebis égarée rentre, pleurant et sanglotant, au milieu du troupeau. Et ne croyez pas qu'alors il l'accable sous le poids de toute espèce d'amers reproches. Au contraire; il n'est rien qu'il ne tente pour sécher les larmes de l'enfant : il lui murmure les chants les plus doux sur la fidélité de Jéhovah, il dit et redit à son âme : « Oh ne pleure pas; il y a des dons aussi pour les rebelles, » et il lui donne des consolations plus abondantes peut-être et plus ravissantes qu'il ne l'avait jamais fait jusqu'alors. Oui certainement, si la colombe est le symbole d'un amour intime et fidèle, le Saint-Esprit peut bien aussi porter le nom de la colombe.

La colombe est le plus propre et le plus pur de tous les oiseaux. Elle ne peut demeurer dans un endroit qui est sale. Il en est de même du Consolateur. — « Comment ! » vous écriez-vous. — Ne vous effrayez pas sans nécessité. — « Mais nos cœurs ! » — Sans doute les souillures y abondent. Mais ne remarquez-vous pas vous-mêmes que la colombe n'y est point encore à son aise ? N'est-elle pas occupée sans relâche à laver, balayer, nettoyer ? Elle veut absolument que la maison soit propre, et elle n'y serait jamais entrée si elle n'avait pas eu la certitude qu'elle réussirait enfin à la rendre entièrement nette. S'il est en vous, mes chers amis, un esprit qui se trouve bien dans la corruption

et qui peut s'accommoder avec le péché, soyez assurés que cet esprit n'est point la Colombe. Là où la Colombe demeure, on entend sans cesse, au dedans de soi, une voix qui s'élève avec colère contre la semence du serpent; on sent qu'il y a quelque part dans notre âme une horreur infinie du péché et un saint plaisir d'arracher les épines qui y croissent et de les jeter au feu. Cette Colombe a des désirs contraires à ceux de la chair, dit saint Paul, et la chair en a de contraires à ceux de la Colombe. Il y a donc guerre entre eux. Partout où habite l'Esprit, l'âme est constamment ébranlée par le combat, et la poussière s'élève de son sol; car le guerrier divin ne se reposera pas qu'il n'ait écrasé la tête au dernier serpent qui est en nous, et foulé aux pieds le dernier œuf de basilique. — N'avez-vous point aussi observé combien est délicate cette Colombe de Dieu? On raconte des colombes, qu'une simple plume de faucon ou de vautour qu'elles aperçoivent par terre, suffit pour les faire trembler et frémir. De même aussi, dès qu'une pensée mauvaise vient à se montrer en nous, quelque petite, quelque légère qu'elle soit, l'Esprit s'agite aussitôt, l'horreur le saisit, il repousse avec colère loin de lui cette souillure. — Si vous voyez qu'au milieu de la corruption de votre être vit un ennemi juré de toute espèce de souillure, réjouissez-vous; la Colombe est prisonnière en vous.

La colombe est un oiseau plein de douceur, et à cet égard encore elle est une frappante image de l'Esprit de grâce. Ce fut sous la forme d'une colombe que l'Esprit descendit sur Jésus; et cela signifiait : «Voici

» l'homme qui ne crierà point et ne contestera point,
 » et dont on n'entendra point la voix dans les rues. Il
 » ne brisera point le roseau froissé et n'éteindra point
 » le lumignon qui fume, et il enseignera la justice aux
 » nations.» Lorsque un jour, près du bourg qui avait
 refusé de recevoir le Seigneur Jésus, les deux Fils du
 tonnerre éclatèrent en ces paroles violentes: «Seigneur,
 » si tu le veux, nous dirons que le feu descende du
 » ciel et consume ces gens, comme le fit Elie;» Jésus
 se tournant vers eux, les censura et leur dit: «Ne sa-
 » vez-vous pas de quel Esprit vous êtes les enfans?»
 L'Esprit de Christ est une douce colombe. Il ne juge
 et ne condamne pas, il ne répond point aux injures
 par des injures et n'est pas si prompt à faire descendre
 le feu du ciel. Il apporte avec lui, partout où il vient
 habiter, la douceur de la colombe. Il fait de nous de
 pauvres et humbles pécheurs, et nous fait sentir com-
 ment une grâce libre peut seule nous sauver. Cette
 conviction nous plie, nous rend petits, indulgens et
 débonnaires. Nous sommes plus disposés à présenter
 la joue à celui qui nous frappe, qu'à le repousser par
 la force; et la poutre que nous sentons dans notre œil,
 nous empêche de nous occuper de la paille qui est dans
 celui de notre frère. Sans doute, il arrive maintes fois
 aux disciples eux-mêmes du Seigneur, de se laisser aller
 encore à s'irriter, à tonner, à juger, de telle sorte qu'on
 ne trouve plus rien en eux de leur nature d'agneau.
 Mais aussi ce n'est pas l'agneau qui s'emporte, c'est
 le léviathan du vieil homme qui ouvre de nouveau
 la gueule; ce n'est pas Jacob, c'est Esaü avec sa peau

rude et velue, Esaü qui a bien été blessé en nous d'un coup mortel, mais qui n'est pas encore mort; c'est la chair et non l'Esprit. L'Esprit est très sérieusement fâché de notre conduite; il nous gronde, nous châtie et ne nous accorde ni trêve ni repos jusqu'à ce que nous nous soyons repentis et humiliés, et que nous nous frappions la poitrine en rougissant de honte. Car il est une colombe, un esprit de paix et d'amour, qui veut que les siens lui ressemblent et qui s'affectionne aux âmes paisibles et douces.

Dans l'histoire de la création, comme nous l'avons déjà vu, l'Esprit Saint nous apparaît dans la forme ou du moins sous l'image d'un oiseau, d'une colombe, qui, les ailes étendues, repose sur sa couvée. Ce langage figuré nous indique que l'Esprit aussi a été actif dans la formation du monde, qu'il a façonné la terre informe et vide et lui a donné sa forme et sa beauté. L'Esprit Saint fait continuellement une œuvre semblable, mais une œuvre spirituelle, dans le monde de l'âme humaine, que Satan a détruit. Lorsque notre cœur est encore informe et vide, et que les ténèbres de l'incrédulité et de l'aveuglement reposent sur ses abîmes, l'Esprit, cédant à la libre impulsion de l'amour, descend du ciel et s'abaisse sur ce chaos, étend ses ailes et le couvre de son ombre. Dieu dit : « Que la lumière » soit; et la lumière est » (2 Corinth. IV, 6); et nous plongeons nos regards dans les noirs abîmes de notre être et nous reculons d'effroi. « La lumière est séparée » des ténèbres » : nous acquérons la conscience de ce que nous devrions être et de ce que nous sommes.

Nous apprenons à juger spirituellement et à distinguer le bien et le mal selon la règle du sanctuaire; « Dieu nomme la lumière jour, et les ténèbres nuit. » Et voici, avant que nous y prenions garde, est déjà en nous la lumière de la vie nouvelle qui hait les ténèbres du vieil homme et les repousse; « le soir et le matin forment le premier jour. » L'œuvre de la création spirituelle se poursuit et avance vers sa perfection, sous l'aile et le souffle tout-puissant du Consolateur. Le sol dévasté de notre âme reverdit et l'on y voit éclore la soif de la grâce, la prière, le soupir; les plantes célestes de l'amour et de la foi y germent et y fleurissent. La création du monde nouveau est terminée, les étoiles du matin exaltent la puissance de la grâce, et l'homme intérieur, fait en âme vivante à l'image de Christ, se promène dans le paradis de la communion de son Dieu.

Cependant l'Écriture, en comparant le Saint-Esprit à une colombe, a surtout en vue la colombe de Noé, qui, la branche d'olivier dans le bec, vint apporter aux habitants de l'arche une nouvelle de paix et de joie; et cette image désigne tout particulièrement, d'entre les œuvres diverses de l'Esprit saint, son office de consolateur. Lorsque le Seigneur dit de l'Esprit : « Il prendra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera, » ne nous le représente-t-il point en quelque manière comme la colombe qui apporte la branche d'olivier à l'arche de l'Eglise nouvelle? L'Esprit est celui qui donne et scelle la possession de ce que le Fils nous a acquis; par lui, ce qui nous a été préparé en dehors

de nous, devient notre propriété intime; il cueille le fruit de la croix, afin que notre cœur aussi s'en nourrisse; il conduit dans le fond de notre âme les eaux de la source de vie, et il porte le sang de l'Agneau immolé, tel qu'un sang d'aspersion, dans le sanctuaire intérieur. Oh! qu'elle est la bien venue, la colombe, lorsque, dans nos désolations spirituelles et au milieu des amères douleurs que nous font éprouver nos péchés, elle apparaît à l'improviste au-dessus des vagues écumantes, et vole, avec le message de grâce, à la rencontre de notre âme qui tremble et soupire. Oh! quel bienheureux repos après le combat, lorsque, par son office, notre esprit reçoit le témoignage que nous sommes enfans de Dieu, et que, dans notre cœur, est déposé le gage infiniment précieux de notre éternelle rédemption! Alors nous sommes « assis à l'ombre de » ce que nous désirions, et le fruit en est doux à notre » palais. » Alors c'est à nous que sont faites toutes les promesses de l'Écriture. L'arbre entier de la Bible ne semble être là que pour nous offrir, à nous, tous ses fruits. C'est sur nous que se porte ce regard mourant de Jésus qui, du haut de la croix, s'abaisse une fois encore vers la terre; c'est à nous que son cœur pense, quand il s'écrie : « Je laisse ma vie pour mes brebis, » et c'est à nous que s'ouvrent ses bras sanglans, étendus sur le bois. Les joies consolatrices de la réconciliation découlent comme du miel dans les profondeurs de notre être; la paix de Dieu nous environne de sa douce haleine, notre cœur comprimé s'élargit comme la mer; car la branche d'olivier est dans l'arche, et c'est la Colombe bénie qui l'y a déposée.

II.

Nous avons arrêté quelques momens nos regards sur la colombe; prêtons maintenant l'oreille à sa voix; et certes, il vaut bien la peine d'écouter son chant merveilleux. *La tourterelle*, dit l'Epoux à la Sulamithe, *se fait ouïr dans notre contrée*. Et nous en remercions Dieu. Car de quels tons discordans, de quels cris aigus le monde entier ne retentirait-il pas, si nul autre esprit que celui de l'homme n'y eût fait entendre sa voix?

Il n'y a jamais eu de temps sur la terre, pendant lequel la Colombe de Dieu soit restée dans un complet silence. Elle se fait toujours ouïr ici ou là, au moins par quelques tons isolés. La voix qui, dans le temps du déluge, parlait aux cœurs des pécheurs par la bouche de Noé, en accens à la fois si graves et si tendres, si menaçans et si pleins d'attraits; celle qui, dans le monde paisible des patriarches, annonçait de si bonnes nouvelles et prédisait ce jour dont Abraham s'est réjoui; celle qui, par Moïse, déclarait aux Israélites du désert la réjouissante venue d'un prophète semblable à lui, que susciterait le Seigneur; celle qu'on entendit sur les collines de Bethléhem, chanter d'aussi doux cantiques qu'accompagnait une harpe royale; celle qui prononçait, par les prophètes, d'aussi sublimes sentences et révélait d'aussi ravissans mystères : quelle autre voix était-ce, dites-le moi, mes amis, quelle autre que la voix de la Colombe, que la

voix de cet Esprit qui sonde même les profondeurs de la divinité? C'est lui qui vous parle dans toutes ces promesses, ces consolations, ces attrait; c'est lui qui dictait ces psaumes et qui chantait ces cantiques. Dans le jardin de la Bible, la Colombe de Dieu est perchée sur chaque branche, et vous y entendez sa voix dans les tons et les airs les plus variés. Et vous savez combien cette voix est douce à votre cœur, comme elle pénètre jusqu'au fond de votre être, comme elle console et restaure, vous qui avez des oreilles pour de tels accens; oui, vous savez même que parfois ces chants rendent comme malade d'amour l'âme que consomment de célestes ravissements.

La tourterelle se fait ouïr dans la contrée, — non-seulement dans la Bible, mais dans notre cœur; et là aussi ses chants sont très variés. Il est vrai que l'Esprit n'est point le seul habitant de notre cœur, mais la voix de la colombe se distingue de toutes les autres. Entends-tu, par exemple, un esprit te parler, qui te présente comme le rocher de ton salut et le fondement de ton espérance, quelque autre chose que le Christ et son sang, et qui te dise que tu as de bons côtés, qu'il y a en toi certaines forces propres et une certaine puissance qui t'appartiennent : ferme-lui la porte; ce n'est pas la Colombe, c'est un renard, un corbeau. — Une voix te crie-t-elle : « Mais pourquoi donc n'y aurait-il » pas paix ? il n'y a pas de danger ! » bouche tes oreilles ; un esprit de l'enfer est dans ton voisinage. Une voix te dit-elle : « Sors de Sodome et sauve ton âme, » laisse entrer en toi celui qui parle ainsi ; c'est la Co-

lombe. — Te dit-on : « Tes péchés sont trop grands, il n'y a pas pour toi de miséricorde ; » saisis tes armes, c'est le lion qui rugit. Te crie-t-on : « Et quoique ils soient rouges comme le cramoisi, le sang de l'Agneau les blanchit comme la neige ; » ouvre, c'est la Colombe. — Si l'on te dit : « Commence par devenir digne d'être sauvé, par te sanctifier, puis viens à Jésus ; » prends garde à toi, c'est un esprit de séduction qui te parle ainsi. Mais si tu entends ces paroles : « Viens seulement, viens du mieux que tu peux marcher ; approche-toi avec courage, tel que tu es ; ce sont les pécheurs que prend le Sauveur ; » écoute attentivement et ne te le laisse pas dire deux fois ; *la colombe se fait ouïr dans la contrée.*

La sainte *Colombe se fait entendre* de diverses manières à nos cœurs ; mais elle parle aussi à nos frères par notre bouche, lorsque nous confessons le nom de Christ, que nous instruisons ou consolons, que nous chantons et prions, et *elle se fait ouïr ainsi dans la contrée.* Mais est-ce toujours la voix de la Colombe ? Le vieil homme sait parfois imiter avec une telle perfection cette voix sainte et pure, qu'il faut des sens très délicats et très exercés pour ne pas être trompé par des sons aussi harmonieux. Il y a même certaines émotions de l'âme et certains états intérieurs, dont les yeux les plus pénétrants ne peuvent démêler le caractère ; l'Esprit de Dieu n'y a pas la plus petite part, et ils doivent être attribués uniquement à la nature, nullement à la grâce ; néanmoins ils sont tellement semblables aux actions de l'Esprit que souvent le plus

grand don de discernement n'épargne pas à l'homme le plus habile un jugement erroné. Vous vous souvenez, à ce propos, de Jephthé, le héros de Galaad, qui, après avoir mis en fuite les Ephraïmites, ses ennemis, s'empara du gué du Jourdain par lequel les vaincus devaient retourner dans leur patrie, et résolut de n'en laisser aucun traverser le fleuve et de les faire tous périr. Les fuyards apprennent cet affreux projet de leur adversaire; mais que faire? La contrée où ils sont enfermés est stérile, et leurs provisions sont épuisées; les rives du Jourdain sont toutes occupées, et s'ils ne veulent pas mourir misérablement de faim dans ce désert, il ne leur reste qu'à tenter le passage du fleuve, en affirmant faussement qu'ils ne sont pas d'Ephraïm. Bien, pense Jephthé, nous allons nous en assurer; et ils les fait venir l'un après l'autre devant lui. « Si tu » n'es pas d'Ephraïm, leur dit-il, prononce : Schib- » boleth. » Mais jamais Ephraïmite n'avait pu prononcer des sons pareils. Ces pauvres gens, malgré tous leurs désirs et leurs efforts, disaient tous : Sibboleth, et aussitôt les épées étincelaient sans pitié sur leurs têtes. Ce récit met en spectacle devant nous une vérité digne de sérieuses réflexions. Tout homme, pour entrer dans la Canaan céleste, doit passer un gué; le maître du passage n'est pas un mortel, notre destinée se décide devant lui et elle dépend d'un signe en apparence très petit. Selon que nous le portons en nous, ou qu'il nous manque, nous passons librement ou nous tombons sous l'épée de la colère, sans que le juge ait aucun égard à tout ce que d'ailleurs

nous possédons ou nous ne possédons pas. La figure spirituelle d'un homme qui est rejeté, peut être extérieurement aussi semblable à celle d'un homme qui est accepté, que Sibboleth à Schibboleth. Qui de nous y remarque une grande différence? Mais Dieu a la vue perçante et ses jugemens sont comme une épée acérée. Devant lui, il existe entre ces deux hommes une différence aussi considérable qu'il y en avait pour Jephté, entre le Schibboleth des fidèles Galaadites, et le Sibboleth des rebelles d'Ephraïm.

Voilà deux hommes. L'un et l'autre se frappent la poitrine, l'un et l'autre fondent en larmes, l'un et l'autre se nomment les plus grands des pécheurs, et ils le croient réellement. Nous voyons leurs larmes, nous entendons leurs confessions : chez tous les deux la même douleur, chez tous les deux la même plainte. Nous ne remarquons aucune différence, nous les tenons l'un et l'autre pour des pécheurs repentans, et si nous étions chargés de distribuer les couronnes de la justice, nous en donnerions une semblable à chacun d'eux. — Les deux apparaissent au passage du Jourdain, ils sont devant le juge, et voici, un seul est couronné, et l'autre..... est perdu. — Mon Dieu! pourquoi!! — L'un a dit Schibboleth, l'autre Sibboleth. Nous n'y prenions pas garde, mais le juge a l'ouïe fine. Rien que *si* au lieu de *shi*; mais la différence est telle que les deux hommes seront éternellement séparés. L'un se frappait la poitrine d'effroi, l'autre d'amour. L'un pleurait à cause de l'enfer, et c'était la croix qui faisait pleurer l'autre : l'un disait dans

sa plainte : « Oh que je me sois attiré, à moi, une telle ruine ! » et l'autre : « Hélas, que je t'aie causé, Seigneur Jésus, tant de peines et de souffrances ! » L'un gémissait des suites du péché, l'autre du péché même : l'un n'aurait jamais pleuré à cause du péché s'il ne rendait pas malheureux, car il ne cherchait que son bien-être ; l'autre aurait en horreur le péché, quand bien même il n'aurait aucune influence sur sa félicité ; car il cherchait la gloire de son Dieu. Quand ces deux hommes ont été entièrement mis à nu, il s'est trouvé que l'amour de soi-même faisait pénitence dans l'un, que l'amour de Dieu pleurait dans l'autre. Dans l'un était caché un Caïn repentant, dans l'autre une Magdelaine en pleurs. L'un n'était qu'un homme naturel, dans l'autre il y avait Esprit et grâce. Sibboleth et Schibboleth ! différence imperceptible et cependant incommensurable et éternelle.

Deux hommes sont assis sur le chemin. Les deux crient : « O Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » Ni l'un ni l'autre ne sont des hypocrites ; nous les disons sauvés. Le juge en fera-t-il de même ? Au passage du Jourdain un vent impétueux les a séparés, et en a transporté l'un dans les cieux, précipité l'autre dans l'abîme. — Mon Dieu ! pourquoi !! — Nous avons cru les entendre les deux dire Schibboleth ; mais l'un n'avait pu prononcer ce mot, nous ne l'avons pas remarqué ; et il est perdu. L'un invoquait le Sauveur comme Bartimée et le bon Brigand ; l'autre, comme ces diables qui lui disaient : « Seigneur, ne nous commande pas d'aller dans l'abîme. » L'un se disait :

« Si seulement j'avais Jésus, je ne demanderais pas le » ciel ; » l'autre : « Si j'avais le ciel, que m'importerait » Jésus ! » L'un soupirait après le Jésus dont le cœur est plein d'amour pour les siens ; l'autre après le Jésus dont les mains délivrent de la mort. L'un appelait à lui le Seigneur parce qu'il l'aimait ; l'autre criait à lui dans le désespoir d'un homme perdu sans ressource, qui ne veut qu'être sauvé, peu lui importe par qui, et qui ne demanderait pas mieux que de l'être par le diable, si le diable pouvait, aussi bien que Jésus, le soustraire à la condamnation éternelle. Et nos sens obtus ne savaient pas discerner une telle différence ! Mais Celui qui est assis au tribunal, a bientôt reconnu le Sibboleth de l'Ephraïmite. Ses oreilles sont tendues à la voix de la Colombe, et rien ne subsiste devant lui que l'esprit né de l'Esprit.

On ne peut donc pas dire, mes amis, que le vrai christianisme consiste dans les pleurs, dans la repentance, dans la crainte de n'être pas sauvé. On ne peut pas dire qu'il consiste dans la prière, dans la participation assidue à tous les actes du culte, dans la connaissance des vérités révélées. On ne peut pas dire qu'il consiste en un zèle plein d'enthousiasme pour l'Evangile et pour sa propagation, ni en émotions qu'il éveille en nous. On ne peut pas dire qu'il consiste en un courageux témoignage de Christ, en une franche confession de son nom et dans une certaine facilité à parler de lui d'une manière instructive et édifiante. Mes frères, tous ces actes peuvent être un Sibboleth, et malheur à nous s'ils sont reconnus comme tels au

passage du Jourdain. Ils peuvent être un produit de la chair et du sang, du vieil homme, un ouvrage de nos propres mains; et lors de cet examen que Dieu nous fera subir, ils ne subsisteront et n'auront de valeur que s'ils sont l'œuvre du Consolateur, et si le mobile et l'âme en ont été l'amour de Jésus-Christ.

Dans nombre de cas, nous le répétons, la vue spirituelle la meilleure ne pourra décider si c'est la Colombe qui fait entendre sa voix dans des actes extérieurs de piété, ou si c'est le vieil Adam qui les a seulement appris d'elle. Cependant la distinction est quelquefois possible à faire. Qu'un homme prononce les mêmes paroles qu'un autre, il ne les dira pas de même. On remarque une différence telle que Si et Schibboleth, et l'on sent, quoique le langage soit le même, que l'un est Galaadite et l'autre un homme d'Ephraïm. Vous me demandez quelle est cette différence? On ne peut la nommer, ni la définir; mais on la sent comme avec un sens particulier. Il y a des prédications, des cantiques, des écrits et des prières, qui sont toutes également vraies et orthodoxes, également pieuses et évangéliques, et cependant on entend très distinctement que dans celles-ci chante la colombe, dans celles-là un autre oiseau; les unes sont de l'Esprit, les autres de l'homme naturel; les unes sont un original, les autres une simple copie; les unes sont la vie, les autres un tableau peint sur une muraille.

La tourterelle se fait ouïr par la bouche des enfans de Dieu : mais elle ne le fait pas chez tous de la

même manière. Ici sa voix nous parvient triste et entrecoupée de soupirs, d'une retraite obscure où elle verse des larmes : « Seigneur Jésus, aie pitié de moi ! » là elle monte vers le ciel en élan d'amour : « Oh ! quand irai-je où tu es et verrai-je ta face ? » Ici elle s'élève en plaintes qui émeuvent et ébranlent, et elle s'écrie : « Malheureuse que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ; » là, la colombe chante de joyeux chants de noce : « Mon ami, qui paît parmi les roses, est à moi, et moi je suis à lui. » Tantôt épanchant son cœur en paroles éloquentes : « Venez, dit-elle, écoutez, ô vous tous qui craignez le Seigneur, je veux vous raconter ce qu'il a fait à mon âme ; » tantôt elle est au contraire presque muette, on n'entend de sa bouche que des soupirs, mais des soupirs qui retentissent dans les chœurs des cieux. Parfois, des bords du tombeau, elle gémit et dit : « Toi qui es mon unique confiance dans la détresse, oh ! ne deviens point à cette heure pour moi un Dieu redoutable ; » parfois aussi, du milieu du combat et de la tempête, ses accents nous arrivent, faibles sans doute, mais cependant très distincts et pleins de courage et de consolation. Les puissances ténébreuses parviennent bien de loin en loin, à rendre suspect à une âme réconciliée tout ce qu'elle possède, à lui faire douter du rocher même de son espérance, de toute la parole de Dieu, et elle avoue ne plus croire en Dieu et au Sauveur, ne plus savoir s'il y a un ciel et un enfer. Y aurait-il encore dans de telles paroles, quelques accents de la colombe ? Vous ne le pensez pas ? Mais écoutez atten-

tivement. Ecoutez comment se plaint cette âme en vous exposant les doutes qui l'assaillent. Entendez-vous avec quels soupirs et quels gémissemens elle déplore l'incrédulité qui l'enveloppe de ténèbres, quels cris elle fait monter au ciel, et avec quelle constance elle prie le Seigneur qu'il veuille enfin lui rendre sa lumière. C'est la Colombe qui gémit ainsi, se plaint et soupire. Vous le voyez donc : elle se fait ouïr parmi les saints de Dieu de cent manières diverses, et cependant c'est toujours la même Colombe.

La voix de la tourterelle est ouïe dans la contrée. Dieu en soit loué; nous vivons dans un temps où ces paroles trouvent aussi dans le pays que nous habitons, une nouvelle et réjouissante application. L'Eglise de Christ qui défailait et se mourait, reprend des forces nouvelles; la longue nuit d'hiver se retire avec ses frimats, les tièdes haleines du printemps, qui nous promettent un plus bel avenir, parcourent de nouveau le vaste jardin du Christ, et *la tourterelle*, longtemps méconnue et bannie, est revenue *dans la contrée*. Combien d'églises qui n'entendaient plus que les cris discordans de la plus désespérante incrédulité, peuvent maintenant se réjouir à la voix de la Colombe! Que de témoignages, de prières, de cantiques et de confessions, dans lesquels cette voix se fait entendre dans toute sa pureté, retentissent depuis peu de temps dans l'église entière! Mais tout ce réveil de nos jours n'est que l'aurore d'un temps infiniment plus beau, qui s'approche avec rapidité. Telles que des nuées qui portent dans leur sein d'abondantes bénédictions, de grandes pro-

messes planent au-dessus de l'Eglise, et de brillantes prédictions, mystérieux messagers de bonnes nouvelles, sont à ses portes. Attends donc, Sulamithe, aie bon courage. Que les tempêtes qui çà et là traversent encore les airs, ne te causent point d'alarme : c'est la lutte du printemps avec l'hiver, de la vie avec la mort. La mort sera vaincue, et la voix bien connue de l'Epoux t'adressera une seconde fois, mais dans un sens plus grand et plus riche, ces paroles : « Lève-toi, mon amie, ma belle, et t'en viens. Car voici, l'hiver est passé, la pluie a cessé, les fleurs paraissent sur la terre, le printemps est venu, *et la tourterelle se fait entendre dans notre contrée.* » Seigneur, donne des ailes à ces temps bienheureux !

Que l'Esprit Saint vienne sur nous tous et en nous tous ! Qu'il nous purifie tous lui-même, puisqu'il ne demeure que chez ceux qui ont le cœur pur ; et qu'il nous porte tous un jour sur ses ailes vers les montagnes éternelles ! Amen.

FIN.

TABLE.

Préface de l'Editeur	<i>Page</i>	v
Préfaces de l'auteur	»	xi
SERMON PREMIER. Le sentiment de notre misère, seul fondement solide de notre union avec Jé- sus-Christ.	»	1
SERMON DEUXIÈME. De l'âme fidèle, de ses caractères et de sa demeure; la joie que Jésus-Christ a en elle, et de l'intimité de leur union	»	20
SERMON TROISIÈME. De l'âme fidèle, de plus en plus noire à ses propres yeux, et honnie par le monde, mais belle en Christ qui la justifie et la sanctifie; et des temps de désolation intérieure	»	40
SERMON QUATRIÈME. De l'amour de Jésus-Christ pour les pécheurs	»	65
SERMON CINQUIÈME. De l'âme fidèle pendant les temps de désolation	»	82
SERMON SIXIÈME. Du Saint-Esprit, de son œuvre en nous, et du vrai christianisme	»	105



